

CENT JOURS , SANG NUIT

Alix Delcourt

*« J'ai répandu l'or à pleines mains pour
édifier des palais, vous avez construit une
ville de boue ».*

Propos attribué à Napoléon lors de son unique
visite à « La Roche sur Yon », le 8 août 1808.

Si ce livre utilise des noms de personnages réels du début du 19ème siècle qui ont joué un rôle dans la construction de la ville, « Cent jours, Sang nuit » n'en reste pas moins une oeuvre de fiction.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Chapitre 1

Paris, Esplanade des Invalides, 6 mai 1821.

Le coup de gourdin le faucha net à la nuque, le tuant sur le coup.

Dire qu'un quart d'heure auparavant, Claude Raphaël Duvivier était encore là, sur l'esplanade des Invalides, comme chaque passant, attroupe autour d'un crieur public et était resté silencieux sous le choc de la nouvelle. *“L'empereur a trouvé la mort, hier, dans la garnison anglaise de l'île de Sainte Hélène. Que Dieu ait son âme en sa sainte garde”*, avait-il murmuré pour la troisième fois comme pour s'en convaincre. L'ancien Empereur, Napoléon Bonaparte, n'était ni vraiment aimé ni vraiment haï, mais il était devenu, durant son exil forcé, le symbole d'un âge passé. Un âge où la France régnait sur l'Europe presque en seul maître.

Claude Duvivier, qui approchait la cinquantaine, des cheveux bruns virant au gris, avait été profondément touché par la nouvelle. Cet homme adorait l'empereur depuis que celui-ci lui avait donné le premier et dernier grand chantier de sa carrière : fonder de toutes pièces sa Ville : *Napoléon*. Ce 8 août 1808 resterait gravé dans sa mémoire jusqu'à sa mort. Ce jour

où Bonaparte, mécontent des travaux de l'ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, un certain Cormier, avait offert le poste à Claude Raphaël. Jour également fondateur de la rivalité entre les Cormier et Duvivier. Cela remontait maintenant à presque vingt ans. Mais, si la lutte entre les deux familles était ancienne, elle n'en était pas moins pugnace.

L'homme avait quitté l'esplanade et s'était engouffré dans une des multiples ruelles qui existaient dans le Paris d'avant Haussmann. Là, les ombres l'attendaient, impatientes de lui donner la mort. Il semblait comme un animal traqué, il regardait sans cesse derrière lui pour voir s'il n'était pas suivi. En réalité, les ombres n'étaient pas derrière mais devant notre homme. Et là, splash ! Sa tête avait pris immédiatement la consistance d'un yogourt à la fraise. Son corps s'était écrasé au sol et les ombres étaient parties sans mot ni état d'âme tout comme le boucher après avoir tué le bœuf. Ça va être du bonheur pour les gens chargés de nettoyer les rues. Le sang et le cerveau, ça colle partout, je ne vous raconte pas l'horreur.

Ce fut un fait divers parmi d'autres si courant malheureusement à l'époque. L'abattage de bœufs est d'ailleurs toujours très courant aujourd'hui. On avait de toute façon plus beaucoup de larmes disponibles depuis l'annonce de la mort de l'Empereur à Sainte Hélène, et on n'a jamais pleuré la mort des boeufs qui, pourtant,

meurent et vivent dans des conditions bien plus terribles que les Empereurs, soit dit en passant.

On n'avait donc pas pleuré l'assassinat de Claude Raphaël Duvivier. C'était sans compter sur les lourdes répercussions qui devaient avoir lieu 187 années plus tard au coeur même de la cité napoléonienne.

Chapitre 2

L'Ombre.

La Roche sur Yon, 30 Avril 2008, 18 heures.

Mal rasé, cheveux bruns ébouriffés, vautre nonchalamment dans mon fauteuil, je savoure un délicieux bourbon de quinze ans d'âge tout en réfléchissant au stratagème que je dois mettre au point en fin de soirée. Après plusieurs minutes d'hésitations, je m'habille comme «monsieur tout le monde», me coiffe et file au supermarché pour faire quelques courses. Dans mon caddie, déjà rempli de quelques conserves et de réserves de bouteilles de bourbon, je glisse négligemment une bombe de peinture.

De retour chez moi, je prépare mon sac à dos en y déposant cette précieuse bombe. J'habite à quelques pas de la place qui porte encore le nom de cet horrible tyran mais mieux vaut étudier mon parcours afin de prévoir toutes les éventualités.

Dix neuf heures, je me rends sur l'ancienne place d'armes et me dirige vers la rue Clémenceau. A cette heure, les passants sont rares, je marche sans hésitation sur le trottoir qui longe les jardins de la Mairie. Je passe devant différents commerces. Arrivé à la boulangerie à

l'angle de la rue Thiers, je tourne à gauche pour me retrouver bientôt sur l'esplanade de la médiathèque Benjamin Rabier. En regardant sur ma «monlepad», (produit high-tech qui regroupe montre, téléphone, agenda électronique et plans de ville), je constate que je n'ai mis que dix minutes à effectuer le trajet de la place centrale à la bibliothèque. Je refais le chemin inverse pour retourner chez moi.

Là, je me dirige dans la salle de bains, fais couler l'eau. Pour bien se décontracter, mieux vaut y rester un certain temps. J'allume quelques bougies parfumées, ma chaîne hi-fi pour écouter le Requiem de Wolfgang Amadeus Mozart, la Messe des morts, une musique de circonstance. Reste à trouver la meilleure inscription possible :

« Mort aux Duvivier ! »

« La Roche sur Yon n'est plus à Napoléon ! »

« L'aigle ne marchera et ne volera plus... »

Sorti brutalement de ma réflexion par les huit coups de ma comtoise, je bondis de ma baignoire, enfile rapidement un col roulé noir, un jean et mes chaussures. J'éteins ma chaîne hi-fi et mes bougies puis prends le matériel nécessaire à mon entreprise.

Le vent s'est levé, comme pour m'accompagner, et le ciel s'est assombri, il se pourrait qu'il pleuve dans

les heures à venir, joli présage. L'heure des ombres.

Je me rends d'un pas pressé sur l'esplanade de la médiathèque, me dirige vers *Les Jardins Des Latitudes*, scrute les environs pour voir si personne ne me regarde. Voici mon objectif : *La Maison Gueffier*, du nom du dernier propriétaire. Cette maison en pisé est faite de terre tassée par couches superposées dans un coffrage, sans soutien de paille et de bois. Cette bâtisse est la dernière de ce type à la Roche sur Yon. Elle fut construite, en 1806, par Jean Cormier : directeur général des Ponts et Chaussées chargé de concevoir la nouvelle ville de son Empereur. Cormier, leur tour viendra bien assez tôt !

Dans l'ombre des arbres et des bosquets, je sors ma bombe de peinture noire et sur la façade, je grapho :

Petra juxta Yonem, Napoleoni non jam diu !

De nouveau, je regarde autour de moi. Personne. Si ! Quelqu'un : une jeune fille, à proximité de la salle du Manège, qui m'observe. Que peut-elle ? Rien. Tranquillement, je regagne mon domicile en marchant d'un pas régulier. Un pas que rien ni personne ne pourra arrêter. Encore cent jours et tout sera fini.

Chapitre 3

Emma Wagner.

La Roche sur Yon, 30 avril 2008, 20 heures.

Encore cent pages et tout sera fini ! Mais quel livre minable ! Qui peut donc aimer un livre pareil, exceptée une jeune étudiante telle que moi ! L'abbé Armand Baraud a bien des leçons à recevoir ! Je me demande bien comment son éditeur a pu accepter un tel pensum ! Et dire qu'il va falloir le lire jusqu'à la dernière ligne pour finir ma thèse ! Quelle idée de travailler sur la naissance de La Roche sur Yon ! Napoléon, Napoléonville, Bourbon-Vendée, etc, ...

Tiens ! Ah non, ça n'est quand même pas la sonnerie de fermeture ! Ah mais si, c'est vrai qu'il est déjà vingt heures. Cette prolongation exceptionnelle ne m'aura pas apporté grand chose, au final. Cela m'épargnera au moins d'achever cet ouvrage.

Je me lève, et vais le reposer à sa place. Je passe devant la bibliothécaire et lui souhaite une bonne soirée.

- A bientôt Emma, me dit-elle. Et couvre toi bien, il fait froid ce soir !

Et elle a raison. Il fait un froid de canard dehors. Extraordinaire pour un mois d'avril, comme si une chape de froid avait subitement recouvert la ville. Ce qui explique que je sois quasiment la seule dans les rues. Mais ça ne fait rien, je n'habite pas très loin, l'immeuble où je loue mon appartement n'est qu'à sept cents mètres des archives municipales. Il me suffit de passer par la rue Haxo, l'esplanade du Manège, la maison Gueffier jusqu'à la rue Thiers.

Je ne le vois pas tout de suite. Les yeux encore au sol, perdue dans mes pensées, je ne fais guère attention au monde qui m'entoure. Puis, comme attirée, je relève la tête, c'est là que je le vois. Enfin, de loin, pas distinctement, juste une ombre en fait. Une ombre immobile à quelques pas de la maison Gueffier, la tête tournée dans ma direction. Instinctivement, je m'arrête, hypnotisée. Je frémis. Un frisson de peur parcourt mon corps. J'attends.

L'Ombre s'anime lentement et part sans oublier de me regarder une ultime fois. J'attends encore quelques instants, puis reprends ma route. A la hauteur de la Maison Gueffier, je comprends mieux la présence de cet étrange individu. Une inscription encore fraîche couvre une partie du mur : Petra juxta Yonem, Napoleoni non jam diu !

Je rentre maintenant d'un pas plus rapide vers

mon appartement. Une pensée ne sort pas de mon esprit. J'ai beau me dire que ce n'est rien. C'est un vulgaire graffiti, sans importance. Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'avoir une drôle d'impression.

Machinalement, je m'enferme à double tour et je saisis la photo de mes parents, aujourd'hui disparus dans un accident de voiture. J'avais huit ans. Je suis la seule survivante. Depuis ce jour, j'ai l'impression que le monde entier m'en veut. Je vois le mal partout autour de moi. Voilà pourquoi cette photo joue pour moi un rôle tout particulier. Comme une protection contre les tracas de la vie.

Cette nuit, impossible de trouver le sommeil. Je sais pourquoi. L'ombre s'intercale dans mes rêveries dès que je ferme les paupières.

Je saisis mon téléphone et compose le 17.

- Police Nationale, j'écoute.
- Bonsoir, mon nom est Emma Wagner, je vous appelle car j'ai été témoin d'une dégradation sur les murs de la Maison Gueffier.
- Oui, et alors ...
- Et alors, cela me semblait important : « La Roche sur Yon plus pour longtemps à Napoléon ! »
- Ecoutez, c'est très gentil, si vous voulez, vous pouvez déposer une main courante.

- Merci beaucoup ça me rassure, c'est peut-être rien mais si vous pouviez aller voir sur place, il y avait un homme ...
- Très bien, très bien, rassurez-vous, on ira jeter un coup d'oeil.

Je sais qu'il me ment. Personne n'ira voir.

Chapitre 4

La Roche sur Yon, 10 mai 2008.

Dans l'intervalle de seulement dix jours, les dégradations se multiplièrent à un rythme important. Du 30 avril au 10 mai, pas moins d'une dizaine de faits inexplicables. La statue de Napoléon s'était retrouvée aspergée de boue, les vitres d'une agence immobilière qui avait eu la riche idée de porter le nom de l'Empereur avait vu ses vitres brisées, on avait découvert ici où là, de mystérieuses inscriptions au sol, divers objets de collection, et j'en passe. Tout s'acharnait contre Napoléon sans qu'on n'en connaisse bien la raison. Sauf, les piliers de bar qui en savaient beaucoup plus.

- C'est la mafia corse qui est derrière tout ça, j'en suis sûr, beugla Jugnot, sérieusement saoul, et puis tu sais, Maurice, et bah Maurice il a dit qu'il a vu un aigle qui planait en ville !
- C'est lui qui plane, ouais ...répondit Mérard dans un bien meilleur état, vu qu'il tanguait un peu moins que son alcoolique d'acolyte.
- Mais non, j'te dis, c'est le fantôme de Napoleon qui est revenu ! Je l'ai vu l'autre soir. répliqua-t-il en manquant de trébucher.
- Arrête l'alcool, tu deviens grave ...lui conseilla son

camarade tout en le soutenant.

- C'est vrai ! Son corps est plus aux Invalides ! Il est pas mort j'te dis, il va revenir, ça sera terrible ! hurla presque l'homme en persévérant dans la dure épreuve qui est de marcher dans un monde qui tangué sans cesse, un monde sans cesse en mouvement.
- Eh bien s'il revient, il va pas être déçu, suffit de voir la circulation à dix-huit heures ! le rassura-t-il d'un ton presque paternel.
- Mouais et puis sa statue-là, je la sens pas sa statue, je suis certain qu'il y a des macchabées là-dedans, déclara l'ivrogne dans une bouffée empestant la bière.

Surtout ne croyez pas que tout ça soit véridique, certaines personnes perdent un peu le contrôle de leur propos dans des situations pareilles...

Depuis l'incendie du rez-de-chaussée de l'immeuble « Le Bonaparte », les rumeurs et ragots couraient en ville, enfin, ils ne couraient pas si vite que cela, tout le monde voulait savoir ce qui se cachait derrière tout ça. C'est humain.

Tout ne put que s'amplifier davantage quand, un jeudi matin, le patron de la Brasserie l'Empire M.*** (précisons tout de même qu'il veut garder l'anonymat pour l'enquête) découvrit en arrivant devant son

restaurant les vitres entièrement brisées et des sortes d'inscriptions dans une langue étrangère. On y lisait: « jugula ». Il appela aussitôt la police qui se rendit sur les lieux.

Ce fut le rôle d'un inspecteur, Nathan de Roussy, de questionner le patron du restaurant encore sous le choc.

- Quand êtes-vous arrivé ici ?
- A sept heures, comme chaque jour.
- Et qu'avez vous découvert précisément?
- Ce matin, en arrivant ici, j'ai découvert les vitres brisées et ces inscriptions sur le mur. D'ailleurs ça veut dire quoi ce machin? Jugula ?
- Laissez tomber, c'est du latin. Ça veut dire « Egorge-le ». Il n'y a pas eu de vol ?
- Non, tout est en place. »

Nathan attendit un instant puis dit:

- C'est tout ?
- Comment ça , c'est tout, c'est déjà bien assez, non ? Et pourquoi mon restaurant ?
- Napoléon, bien sûr. Si vous savez lire, cette plaque, là, à côté, sur le mur, signale que ces bâtiments étaient ceux de la Grande Auberge, Bonaparte y fut reçu le 8 août 1808.
- Et alors, il a pas aimé ce qu'il y a mangé ? Mais j'y suis pour rien, c'est pas moi qui ai préparé le repas.

- Merci, ça sera tout pour le moment, je vous recontacterai si j'ai d'autres questions à vous poser. En attendant, voici ma carte. Rappelez-moi si besoin.

Alors qu'il sortait, l'inspecteur de Roussy vit une foule compacte de journalistes qui l'attendait.

- Inspecteur, comment avance votre enquête?
- Avez-vous trouvé le coupable?
- Depuis quelques temps, les rumeurs courent en ville, y accordez-vous une importance particulière ?
- Pensez-vous qu'il y ait un rapport avec la tentative d'incendie de l'immeuble "Le Bonaparte" ?
- Pourquoi tout semble se rapporter à Napoléon lui-même ? Est-ce politique ?
- Je ne répondrai à aucune question.

Mais bon, tout le monde sait comme moi que le silence d'un inspecteur signifie la plupart du temps un manque total d'informations.

Et comme vous le savez sûrement : un regard vaut parfois mieux qu'une centaine de commentaires... Alors, trêve de commentaires.

Chapitre 5

Emma Wagner.

La Roche sur Yon, 15 mai 2008.

Quinze jours déjà ! Mais l'Ombre que j'ai croisé l'autre soir ne me sort pas de la tête. Je ne fais qu'y penser. Chaque nouvelle dégradation me saisit d'effroi. Et dire que j'ai probablement assisté à la toute première, devant la Maison Gueffier. Je devine aussi qu'il ne s'arrêtera pas là. Je ne sais pas trop pourquoi mais il va tuer, c'est certain. Je sors à peine de chez moi. Ma thèse n'avance plus vraiment, tellement cette histoire m'obsède.

Lorsque le téléphone a sonné, c'est bête mais j'ai cru un instant que c'était cette Ombre qui m'appelait. C'était la Police qui me convoquait. D'après eux, j'étais la seule à avoir aperçu l'homme qui semble être l'auteur de ces faits. Cela ne me rassure guère. Les témoins sont souvent les prochaines victimes.

J'entre dans le commissariat. Je pénètre presque aussitôt dans un bureau qui jouxte l'accueil. Deux hommes. L'un devant un ordinateur et l'autre devant

moi, au bureau. Ce dernier a une grosse tête de chef, le crâne chauve, des moustaches vieillissantes comme tout le reste. Et des yeux vides, sans même une lueur d'intelligence. Le type même du type qui attend sa retraite en rendant responsable tout son entourage des dernières années qui lui restent à effectuer.

- Je vous en prie, Mademoiselle Wagner, prenez place. Je suis le commissaire Rognond et voici l'inspecteur-adjoint Noël Paon. Je voulais juste vous poser personnellement quelques questions. Enquête de routine.
- Je vous écoute.
- Voilà, le 30 avril dernier, une main courante indique qu'à vingt deux heures dix-sept, vous avez téléphoné au poste pour nous signaler qu'un individu avait dégradé un mur de la Maison Gueffier.
- C'est exact. Vous pensez que c'est le même qui est responsable de tout ce qui se passe en ville ?
- La question n'est pas là, Mademoiselle. Pourriez-vous le décrire, le reconnaître ?
- Difficilement, je n'ai vu que son ombre. Probablement un homme, grand, ...
- Oui, c'est vague. C'est bien ce que je pensais, mais je me devais de vérifier. Et que faisiez-vous là-bas ?
- Je rentrais chez moi.
- Bien sûr, bien sûr.

J'hésite un instant mais c'est le moment ou

jamais de me libérer de ce que j'ai sur le coeur.

- Vous savez, commissaire, je sais ce qu'il va faire.
- Ah, oui, eh bien, dites-nous, Mademoiselle, nous sommes curieux de vous entendre.

Je fais semblant de ne pas voir le regard complice que les deux hommes se lancent et débute mon explication :

- Depuis ces derniers jours, je m'intéresse à toutes ces dégradations, je ne pense plus qu'à cela. Ce que je devine, c'est que cet homme ne laisse rien au hasard. Il obéit à un plan précis. Il est déterminé, avec un but établi depuis des mois, des années peut-être. Il en veut à la ville, à quelqu'un ou à quelque chose, je ne sais pas encore, mais il a une cible. Le pire, c'est qu'il ne va pas s'arrêter là. Il faut prendre des mesures importantes. L'arrêter avant qu'il ne détruise tout sur son passage. C'est comme une force surnaturelle qui viendrait d'au-delà des âges, vous comprenez, une ombre prête à répandre le mal.

Un lourd silence s'installe et je reprends péniblement mon souffle. Le commissaire fait claquer ses bretelles et là, l'improbable se produit. Il rit. L'adjoint le rejoint aussitôt et Rognond parvient tout juste à articuler entre deux fous rires la chose suivante :

- Fascinant, tout simplement fascinant. Qui donc a pu vous souffler une idée aussi grotesque? L'ombre des morts, probablement.

Nouvelle crise de rire. Encore plus forte que la précédente. Puis, dans mon dos, une voix grave, douce, impose d'elle même le silence.

- Moi, je pense qu'elle n'a pas complètement tort. Son hypothèse vaut bien les nôtres.

Je me retourne pour apercevoir un homme, sur le pas de la porte. Brun, les yeux marron. Un jean usé et une simple chemise de lin qui semble recouvrir un véritable corps d'athlète. Involontairement, mon coeur s'emballe. Reste à connaître le nom de cet homme.

- Ah, vous voilà De Roussy ! Encore en retard comme d'habitude ! C'est à se demander ce que vous faites de vos journées.

Chapitre 6

Berthe Duvivier

La Roche Sur Yon, Place Napoléon, 17 mai 2008, 23h16.

Il fut un temps où je m'appelais Berthe Delair, épouse Duvivier. Il fut un temps ... Maintenant, j'ai peur. Peur de ce qui m'arrive, peur de ce qui va m'arriver, ... mais surtout, peur de ce qui m'est arrivé. Voilà en quelques mots ma vie telle qu'elle a toujours été.

Je suis née un 15 janvier 1951. Mon enfance a été des plus tranquilles. J'étais choyée, heureuse, tout ce qui peut être à l'image d'une vie paisible. Jusqu'à ce jour, à la fois béni et maudit. Ce jour où je me suis mariée. Pourquoi a -t-il fallu que je me marie avec un homme appelé Duvivier? Hum ... La question est plutôt pourquoi ai-je rencontré cet homme? Dès le début, j'ai senti comme une aura de malheur autour de lui. Et pourtant, cela ne m'a pas empêchée de l'aimer. Pourquoi fallait-t-il qu'il soit un descendant de l'ingénieur Duvivier? Toutes ces questions que je me pose maintenant, j'aurais sans aucun doute dû me les poser plus tôt. Pour je ne sais quelle raison, elles ne me sont jamais venues à l'esprit.

Maintenant, je dors. Ou plutôt, je me repose. Je ne suis pas du tout à l'aise, j'ai froid, très froid ... et, ce qui me sert de couchage a l'aspect du béton. Mais je suis si fatiguée, que je ne prendrais pas la peine d'aller dans mon lit. Je n'ai même pas la force de rentrer chez moi. Une silhouette s'approche. La silhouette d'un homme ivre, aviné, ou devrais-je dire "abiéré", avance de plus en plus vite et essaye d'éviter des obstacles imaginaires. Je pense qu'il ne m'a pas vue. Mon Dieu ! Au secours ! A l'aide ! Quelqu'un! Sauvez moi ! Ah non, c'est vrai, j'oubliais que je suis censée être morte. Bon, il ne me reste qu'une solution, attendre d'être percutée ... C'est long une attente! Ah ça y est, il est tombé. Bien fait, c'est ça de boire plus qu'on ne peut. Mais qu'est-ce qu'il se passe, il crie, il s'enfuit en courant (et en trébuchant), bon j'avoue avoir quelques mots gravés sur le corps, à même la chair, mais je ne suis pas si repoussante que ça ? Si ? Ça devrait plaire aux jeunes, ce sont des sortes de graffitis ... sur la peau bien sûr, mais ce sont quand même des graffitis, des scarifications. Je n'y suis pour rien. C'est cet objet doré, à côté de moi, cet aigle, c'est lui le responsable.

De longues minutes passent puis c'est une nouvelle attente, plus longue que la première ... ça fait environ une demi heure que je suis seule depuis le départ de cet ivrogne.

Et maintenant, voilà une jeune fille. C'est un défilé ma parole ! Elle pousse à son tour un cri d'horreur. Moi aussi, j'aurais bien voulu crier. Elle s'enfuit. Pauvre enfant ! C'est ça, allez appeler les secours, j'attends ici.

Vous entendez ? Des voitures avec des sirènes et des gyrophares ? J'en ai déjà vu de mon vivant mais je ne m'en souviens plus. Mais si, ce sont des voitures de police. Pourquoi sont elles là ? J'espère que ce n'est pas pour moi, car je ne pourrai pas leur dire (ni leur mimer) qu'on ne peut plus rien pour ma personne.

Au fait, ai-je besoin de vous signaler que j'ai été assassinée. De plus, je n'ai même pas pu monter au ciel tranquillement. Pour cause, mon assassin a pris un malin plaisir à m'écraser huit abeilles dans la gorge puis à graver un peu partout sur mon corps des inscriptions étranges. C'est drôle toutes ces personnes qui se pressent autour de moi, je ne comprends pas forcément tout ce qu'elles disent, en tout cas, elles ont l'air effrayées. Elles essaient de me réveiller ou quoi, mais je m'en fiche, je ne me réveillerai pas dans cet état. Même si je le pouvais, je refuserais ; on aurait trop peur en me voyant faire mes courses ou toute autre chose dans mon état. Pourquoi ce véhicule à côté de moi ?

Désormais enfermée, et dans un camion en plus, j'en ai assez de tous ces humains qui s'obstinent à ne pas

me laisser tranquille. A mon âge : cinquante sept ans. Comme si je n'avais pas eu assez d'ennuis pendant toute ma vie de fille puis de femme puis de mère et pour finir de grand-mère.

Ah, le temps de vous parler et le camion s'est déjà arrêté. Ma notion du temps devient fluctuante. Je me demande quand même où on est. Les portes s'ouvrent, on me fait sortir. C'est quoi ce grand bâtiment ? la M-O-R-G-U-E. La morgue! Mon Dieu ! Je vais me faire disséquer... comme les grenouilles en classe de sciences ! Non ! Je ne veux pas! Maman ! Si ça se trouve on va me chloroformer avant de m'ouvrir en deux pour enfin me laisser pourrir dans une tombe. Je m'y oppose. Vous m'entendez ? Ah non, c'est vrai, je suis morte. J'oublie toujours ce "petit" détail. Bon si vous préférez m'attendre là, je ne vous en voudrais pas. De toute façon, ça ne sera pas beau à voir.

Me revoilà ! Je ne vous souhaite pas une autopsie. C'est une horreur. De plus, la langue française me paraît si incompréhensible à mesure que les minutes passent. Je n'ai pû comprendre que quelques phrases du genre :

“Passe-moi le scalpel.” “Eh attention, tu es à côté de l'estomac.” “Si ça se trouve, elle n'est pas encore morte.” “t'as vu ces inscriptions, à ton avis, c'est quoi le sens de : « Neca apem antequam Napoleo sit ».

Mon Dieu ! A mon époque, on apprenait encore le latin. Pour votre gouverne, braves gens, sachez que cela signifie : « il faut tuer l'abeille avant qu'elle ne devienne Napoléon. » ?

En tout cas, tout cela ne m'apprendra rien de plus. À croire que j'ai appris les langues française et latine pour rien. Car si ce n'est pour ne pas comprendre ce qui est dit, à quoi cela servirait-il d'apprendre une langue ? Comme si le plus important m'avait échappé. Mais qu'est ce que le plus important une fois morte ?

Chapitre 7

L'ombre.

Domicile de Stanislas Duvivier, 23 mai 2008, 22 heures 20.

Une Ombre dans la nuit.

Moi, l'assassin. L'assassin que tout le monde traque depuis quelques nuits. Que tout le monde craint aussi. Et qui tue. Et tuera. Sans pitié. Sans répit. Inlassablement.

Cette nuit, c'est un ciel sans lune. Tant mieux. Belle nuit pour assassiner. Les rues sont désertes. Pas un chat qui rôde aux alentours. Ni même un chien. Pas un bruit. Silence absolu.

Juste une petite lueur dans cette maison qui trahit une présence. Pas de voiture. Les parents semblent absents. Les enfants sont là. C'est l'essentiel.

Chapitre 8

Lisa Duvivier.

Domicile de Stanislas Duvivier, 23 mai 2008, 22 heures 30.

J'aurais dû dire à Papa de rester ce soir. J'aurais dû lui dire que c'était dangereux. J'aurais dû lui dire que j'avais peur. J'aurais dû... mais je ne l'ai pas fait. Ne me demandez pas pourquoi.

Maman disait que j'étais instinctive. Je crois qu'elle avait raison. J'avais peur ce soir. Je crois que j'avais raison d'avoir peur.

Papa était parti à un dîner avec ses collègues de travail. Raphaël et moi avions dîné ensemble, sagement. On avait regardé la télé. On s'était couché, calmement...

Le premier bruit que j'ai entendu venait de la porte d'entrée. C'est ce bruit qui m'a réveillée. Je croyais que c'était Papa. Je croyais... mais j'avais tort.

Tout d'abord celui qui a ouvert la porte n'a pas allumé la lumière du vestibule. Je suis allée dans la chambre de Raphaël. Il était réveillé. Visiblement, il

avait peur. Mais moi aussi, j'avais peur. Et peut-être même plus que lui. C'est alors qu'il est apparu.

Sur le palier de la chambre de Raphaël, il y avait un homme. Tout en noir. Avec une cape. Noire. Un bonnet sur la tête. Ce n'était pas Papa... J'ai hurlé. Raphaël aussi. Sauf que Raphaël a hurlé moins longtemps que moi parce que ça n'a pas l'air facile de hurler avec un couteau dans la gorge. Je me souviendrai toujours de cet instant. L'homme savourant le dernier instant de vie de Raphaël, et mon frère qui rend son dernier souffle en se tournant vers moi.

« Lisa... »

Ce dernier mot est resté longtemps coincé dans sa gorge. Son dernier mot, pour moi, Lisa Duvivier... Raphaël s'est écroulé. Et l'homme m'a dévisagé lentement, un regard glaçant.

Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Je me suis jetée sur le palier de la porte et j'ai commencé à courir, l'assassin sur mes talons. Il m'a bien vite rattrapée, m'a prise par les cheveux et m'a jetée à terre. Je me suis retournée en un mouvement et j'ai entraperçu son visage : il avait une chevelure brune et des yeux marron.

En un éclair, j'ai vu le poignard. Sourire de l'assassin... atroce douleur... puis, plus rien.

Chapitre 9

Emma Wagner.

La Roche sur Yon, 25 mai 2008.

La nuit est tombée. Je suis encore préoccupée par tous les événements qui viennent de se passer. Devrais-je continuer ma petite enquête ? Ou ferais-je mieux de renoncer maintenant?

Trop épuisée, je m'allonge sur mon canapé en pensant que mes idées seront plus claires demain. Je viens à peine de m'assoupir que la sonnette retentit. Je me lève pour aller ouvrir la porte. En quelques fractions de secondes, je vois trois ombres entrer brusquement dans mon appartement.

- Excusez-nous, mais nous avons reçu l'ordre de vous amener au commissariat.
- Qui êtes-vous ?

Un des trois hommes s'approche de moi alors que les deux autres sont déjà occupés à jeter des regards sinistres dans mon habitat. Pour toute réponse, celui-ci me tend une carte où j'ai quand même le temps de lire «Police Nationale, Noël Paon, inspecteur adjoint ». La mémoire me revient, je l'ai croisé lors de ma convocation. Sans même avoir le temps de dire un mot,

ils sont déjà en train de fouiller dans les moindre recoins. Tout y passe. L'appartement est vite sens dessus dessous.

Dix minutes plus tard j'arrive devant un bâtiment toujours aussi vulgairement peint : l'hôtel de police. Je franchis la porte et en quelques secondes, tous les regards semblent se tourner vers moi. Où est-ce moi qui me fais des idées ? Un officier s'approche de moi, l'air embarrassé. Je le reconnais tout de suite. C'est celui qui a tenté de défendre mes idées. Je veux ouvrir la bouche pour dire quelque chose mais aucun mot n'en sort. C'est lui qui entame la conversation.

- Bonjour mademoiselle, mon nom est De Roussy, Nathan De Roussy, vous vous rappelez, nous nous sommes déjà rencontrés. Je suis chargé de l'enquête des meurtres des Duvivier.
- Bonjour.

Mes yeux se baissent puis je les relève, il me regarde toujours. Nos regards se croisent et s'observent un instant de trop. Le temps nécessaire pour faire naître ce qu'on appelle un coup de foudre.

- Vous connaissez la raison de votre présence, mademoiselle Wagner ?
- Non, ils ne m'ont rien dit.
- Vous n'êtes pas au courant ?

- Non...que s'est il passé?
- Le commissaire Rognond croit que c'est vous qui avez mutilé cette femme, place Napoléon. Berthe Duvivier.
- Mais comment peut-il affirmer ça? J'ai simplement prévenu les secours ...
- Vous étiez au mauvais moment au mauvais endroit. Rassurez-vous tout va s'arranger.

A cet instant, le commissaire Rognond sort énergiquement de son bureau pour se diriger dans le hall d'entrée où je me trouve toujours avec Nathan et les autres policiers qui, eux, traînent négligemment autour d'un distributeur de boisson.

- De Roussy, Paon et vous, Mademoiselle Wagner, dans mon bureau !

Je ne bronche pas. Mais, je n'aime pas le ton qu'il emploie. Il ne parle pas, il hurle. Les deux policiers et moi-même entrons dans la pièce. Le commissaire a davantage la tête d'un criminel que celle d'un policier. Ses sourcils sont avancés sur son énorme visage, assez laid d'ailleurs. Mais comme il est ici le supérieur, il faut bien lui obéir ...

Rognond s'assoit à son bureau, Paon se dirige vers le bureau annexe. De Roussy et moi restons debout. Mon sauveur s'avance et prend la parole:

- Commissaire, est-ce vraiment utile de la convoquer à nouveau ?
- Ici, De Roussy, c'est moi qui pose des questions, d'accord ? aboie sauvagement Rognond. Vous avez tendance à l'oublier. Vous pensez sûrement à ma place mais il va falloir attendre encore, hein ?

Nathan semble opiner. Que pense-t-il en ce moment ?

- Bon, si tout le monde est prêt. Mademoiselle Wagner, le 30 avril, vous dites avoir vu un homme dégrader un mur de la ville
- En fait, ...
- Taisez-vous, je vous prie, je termine. Le 17 mai, vous découvrez le corps sans vie de Berthe Duvivier.
- Le hasard, commissaire Rognond, dit Nathan en croisant mon regard.
- Bien sûr, le hasard, il a bon dos, non ?

Rognond lisse sa moustache comme s'il voulait se donner une constance qu'il n'aura jamais.

- Mademoiselle, vous connaissez le meilleur alibi des tueurs ?

Silence dans le bureau. Content de son effet, Rognond reprend :

- Eh bien, ils préviennent toujours la Police, ils sont

toujours sur les lieux du crime, ils sont les meilleurs témoins, et pour cause, « ils », ce sont les tueurs. On en veut à la ville, vous faites une thèse sur le sujet. On retrouve des inscriptions latines, vous étudiez le latin. Avouez que c'est troublant ? Vous niez avoir un lien ces actes ?

Nathan de Roussy, resté silencieux, prend subitement la parole :

- C'est grotesque, commissaire, nous n'avons aucune preuve.
- Grotesque, mais c'est vous qui l'êtes, de Roussy. Ce salopard vous ballade depuis des mois. Vous avez trois mois. Trois mois pour le retrouver. Pas un de plus. Sinon ...
- Sinon quoi ? répond ironiquement le jeune homme.
- Sinon, je vous mute au fin fond d'un bled pourri pour le restant de vos jours... et en prime, c'est elle qui trinque, compris ?
- Vous n'avez pas le droit...
- Plutôt que de vous lamenter pensez plutôt qu'il vous reste trois mois, jour pour jour, répond féroce ment Rognond en regardant le calendrier accroché au mur derrière lui. Nous sommes le 25 mai...si vous comptez bien, ce qui est indispensable pour ce métier... Il vous reste jusqu'au 25 août pour résoudre cette putain d'enquête ! Vous pouvez sortir !

Je n'ai pas envie que Nathan perde son travail,

cela m'aurait vraiment gênée. Et ce qui me gêne davantage c'est de finir dans la peau du coupable. Je me dois de l'aider et de m'aider

Les mots du commissaire résonnent encore dans ma tête «Trois mois, trois mois, trois mois...»

Il n'y a aucune issue, c'est évident.

Chapitre 10

Théo Duvivier

La Roche sur Yon, 10 juin 2008.

Mais, merde quoi ! C'est vrai, ça, quinze ans c'est trop jeune ! Bah, ouais, c'est trop jeune pour mourir ! Eh oui, ça vous en bouche un coin ! Je me suis fais tuer ! Enfin, je vais quand même me présenter : Théo Duvivier, quinze ans, je suis blond, enfin, j'étais blond. Malheureusement, j'avais des grosses lunettes parce que j'étais myope, et ça me défigurait ! Mon meilleur ami s'appelait Patrick, il faisait de la natation avec moi. J'étais pas mauvais à l'école. Si j'avais été un adulte, je pense que j'aurais bien aimé faire des tas de trucs comme le saut à l'élastique ! Enfin bon, j'espère au moins que les flics vont trouver cette Ombre qui m'a tué. Écoutons ce qu'ils en disent :

- Paon, faites moi le rapport sur l'assassinat de la place Albert Premier, dit le commissaire Rognonnd .
- Tout de suite, monsieur l' commissaire ! Par quoi commence-t-on ?
- Comment s'appelle la victime ?
- Théo Duvivier, et c'est un enfant de quatorze ans !

J'ai quinze ans, bande d'incapables! Enfin, j'avais

quinze ans.

- Quoi ? Encore un Duvivier ? Ça doit être le quatrième ! Et vous avez trouvé des indices ou des objets auprès de la victime ?
- Oui, nous avons trouvé des inscriptions latines.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Beh, c'est une langue morte, le latin, commissaire!
- Je le sais, triple crétin, je vous demande ce qu'il y avait d'inscrit ?
- C'était écrit : «Omnes ad mortui exsequias eunt et quisque luget »
- Signification?
- Aucune idée, vous savez, moi, le latin...
- Et De Roussy, il parle latin, non ?
- Pas vu, commissaire !
- Evidemment ! Bon, en attendant, protégez le reste de la famille Duvivier, enfin s'il en reste ... Surveillance accrue de tous les descendants ou non et déchiffrez-moi ces énigmes.
- Très bien, commissaire, je m' en occupe !

J'ai peut-être que quinze ans mais, moi, je fais du latin au collège. Et pour moi : « Omnes ad mortui exsequias eunt et quisque luget », ça veut dire « Tous vont au convoi du mort et chacun pleure son deuil ».

Me demandez pas ce que ça veut dire. Vous avez

qu'à vous creuser les méninges. Je vais quand même vous dire comment mon agresseur m'a tué. Car c'est vrai, je trouve que je suis mort bizarrement ! Donc, voilà. J'étais en train de rentrer du collège, cours de latin d'ailleurs. Bref, on m'a sauté dessus par derrière, le lâche. Puis on m'a poignardé.

Encore plus bizarre, c'est une ombre qui m'a tué en me laissant une vieille montre à gousset qui ne fonctionne même plus ! Enfin, c'est la dernière impression que j'ai eue. Ensuite, je ne peux pas vous le dire puisque je suis mort !

Chapitre 11

Emma Wagner

11 juin 2008.

Aux environs de quatorze heures, je me rends aux archives Départementales de la Vendée, localisées à proximité du Musée municipal. J'ai promis à Nathan de Roussy de continuer mes recherches. Le temps presse. J'ai d'ailleurs bien sympathisé avec l'inspecteur, enfin avec Nathan. Je mène discrètement une enquête en parallèle de la sienne. Si personne ne trouve le responsable, j'ai bien peur de faire une coupable toute désignée. J'entre, présente ma carte, salue l'hôtesse :

- Bonjour , je désire un entretien avec Monsieur Holdebouque.
- Très bien, Mademoiselle Wagner, répond-elle d'une voix nasillarde, vous pouvez descendre ! »

Je descends et entre dans une salle poussiéreuse, à l'odeur de renfermé, la lumière filtre difficilement à travers de crasseux soupiraux. J'interpelle :

- Monsieur Holdebouque ? »

Pas de réponse. Je réitère ma question mais la

pièce continue d'être plongée dans un mutisme absolu. Soudain, sortant de derrière une étagère, apparaît un homme chauve, voûté, portant des loupes et des habits sûrement à la mode dans les années 10. Mais, à l'intérieur de ses yeux, brillait une petite lueur de malice, signe du savoir accumulé au fil des années. Il s'exprime alors d'une voix chevrotante :

- Bonjour , Mademoiselle que puis-je faire pour vous être aimable ?
- Eh bien, voilà je me demandais si les faits actuels, les meurtres, les dégradations n'avaient pas un lien avec l'histoire de la ville !
- De quoi parlez-vous ? m'interroge le vieil homme.
- Monsieur Holdebouque, enfin, tous ces Duvivier assassinés ...
- Oh moi, la presse, vous savez, à part mes vieux livres. Attendez Duvivier vous dites? Ce nom me dit quelque chose.

Il parcourt les rayonnages et s'arrête devant une étagère puis en faisant la moue comme par hésitation réfléchit et finalement se décide à sortir un vieux livre qui n'avait pas du sortir de son étui depuis longtemps. Il s'agissait d'une sorte de pléiade mais sans son contenu de poèmes de Ronsard et Du Bellay. L'ouvrage devait selon lui apporter des éléments de réponse. Il l'ouvre, feuillette quelque pages à la recherche de l'information.

- Par ma barbe ! On passe de la page 123 à 154. Il manque exactement les pages qui pouvaient nous apporter les informations susceptibles de faire avancer votre enquête. Mais, si mes souvenirs sont exacts, je dirais que Duvivier était le premier boulanger de La Roche après la fondation de la ville par Napoléon! Et il gagna le prix de la meilleure brioche vendéenne. Oh non, quel sot je fais, ce n'est pas cela du tout, non, Duvivier fut le second ingénieur de La Roche Sur Yon !
- Mais alors qui était le premier ?
- Eh bien selon l'acte de naissance, c'était Marie François Cormier, fils de Marie François Cormier, dont la profession était avocat, et de damoiselle Margueritte Colette Dunan. Il est né à Sallertaine en 1769, mais lors de la visite de Napoléon le 8 août 1808, il fut désavoué, en effet la technique du pisé, qui est un mélange de boue et de paille ne plaisait pas à l'empereur qui de colère enfonça son épée dans le mur. Vous ne connaissez pas, mademoiselle, cette phrase attribuée à Napoléon: *« J'ai répandu l'or à pleines mains pour édifier des palais, vous avez construit une ville de boue ! »*. C'était le 8 août. Ce fut un certain Duvivier, un parisien, qui le remplaça. Claude Raphaël Duvivier, si ma vieille mémoire est encore bonne.
- Alors cela peut être une vengeance à travers les âges ! Un Cormier qui en voudrait aux Duvivier. Possède-t-on des arbres généalogiques ?

- En effet, la chance est avec vous mademoiselle, un cadeau fait à l'Empereur retrace toutes les figures qui ont participé à la création de la ville. Ce livre est au château de la Malmaison, l'ancienne propriété de l'impératrice Joséphine de Beauharnais. Je pense même qu'on est chargé de continuer l'arbre, de décennies en décennies.
- Très bien, cela peut m'être utile, mais auparavant pouvez vous me dire si Cormier a encore des descendants à La Roche Sur Yon ?
- Vous pensez qu'il s'agit du tueur ?
- Qui sait monsieur Holdebouque ?
- Il y a bien Maurice Cormier, un apiculteur à la retraite, domicilié au lieu dit « la ruche ». A ce jour, il doit avoir dans les soixante ans.
- Comment pouvez-vous savoir tant de choses ?
- Eh bien, chaque homme a ses petits secrets, Mademoiselle Wagner. Pas vous ?
- Oui, bien sûr, je vous remercie de tout coeur, Monsieur Holdebouque.»

Sur ce, je quitte le vieil homme avec une impression étrange. Un Cormier qui en voudrait à tous les Duvivier pour une histoire de presque deux cent ans, c'est absurde.

Rue Thiers, je perçois une sorte de chose que l'on ne s'explique pas. L'intuition féminine ? Je franchis alors le seuil de la porte. En pénétrant dans mon

appartement, mon pied foule un morceau de papier. Une lettre... Je ferme la porte et me penche pour la ramasser, puis un doute m'envahit, le visage figé de stupeur. A la vue du texte écrit avec des lettres découpées dans des journaux, des larmes envahissent mes yeux. Certes, il s'agit d'une lettre anonyme mais de plus, elle contient des menaces de mort. Le post-scriptum est assez explicite : « Si vous continuez vos recherches, attendez-vous au pire. »

En guise de signature, des armoiries. Sur l'écusson, deux licornes, deux lunes et quatre étoiles de David sur champ bleu azur et or surmontées d'une couronne. Un sentiment de peur m'envahit. L'Ombre m'a retrouvée.

Chapitre 12

Cimetière de Saint André d'Ornay, 11 juin 2008.

Arrivé au cimetière de Saint André d'Ornay, il pleut, comme pour tous les jours tristes de n'importe quel roman. Les Duvivier sont là. Enfin, ce qu'il en reste. Bernard Duvivier, veuf depuis quelques mois. Marise et Stanislas Duvivier, les parents de Lisa et Raphaël. Et enfin, Henri et Chantal, les parents de Théo. Tous accompagnent le corps : ils ne sont pas beaucoup à cet enterrement. Hormis eux, il n'y a que le prêtre, les cinq croque-morts. Le cercueil déambule le long de cette allée morbide, envahie par l'odeur de la mort, puis arrive enfin auprès de sa demeure éternelle : la tombe n° 79 .

Le cercueil s'enfonce petit à petit dans le sol, les deux parents prient à genoux devant lui en pensant à tous les membres de la famille et à Théo, leur fils, qu'ils ne reverront plus. Un orage éclate. Henri sent une piqûre dans son cou, il s'écroule puis tombe sur le cercueil, raide mort. Au même moment, les croque-morts, qui viennent juste de sentir une étrange piqûre leur picoter la nuque, tombent, eux aussi, dans une synchronisation parfaite.

Ce que personne n'a vu, ce que personne ne verra, c'est une ombre, rapide, silencieuse, avec un tube long et creux dans la main, tapie derrière un gigantesque bouquet de chrysanthèmes et qui s'en va, bien contente de son petit effet. Mais soudain, le prêtre, levant les yeux, l'aperçoit et pousse un cri. Le tueur, surpris, lâche sa sarbacane et s'enfuit entre les sépultures en accrochant un morceau de sa veste à une croix métallique. Le prêtre, homme ô combien émotif, essaie de reprendre son souffle mais en vain ...

Et sous les yeux des âmes présentes dans ce cimetière ... CRISE CARDIAQUE

« Vous êtes tous des incapables ... Et personne n'a eu l'idée de le suivre, vous étiez sur place dans vos voitures et vous ... Bon sang, j'enrage, on tenait là la clé du mystère. Et la presse va s'en donner à cœur joie maintenant !

Rognond patauge, son enquête aussi et blablabla.

- Mais, Chef...
- Il n'y a pas de « mais » qui tienne. Cet après-midi, j'irai voir moi-même. Avec vous, naturellement. Ah, au fait, j'imagine que vous avez bouclé le cimetière?
- Oui, Chef, hier soir, Chef, juste après l'appel du

sacristain, Chef.

- Le sacristain, quel sacristain?
- Ben vous savez, Chef. Il nous a appelé pour nous dire que le prêtre n'était pas encore rentré.
- Et arrêtez de m'appeler « chef » Paon, c'est fatigant. Et de Roussy, il est où ?
- Introuvable, Chef.

Et c'est ainsi que nous retrouvons le commissaire Rognond et l'inspecteur-adjoint Noël Paon l'après-midi même, dans le petit cimetière de Saint André d'Ornay :

- Commissaire, y' a un truc dans les ronces, là. Un tube, vert.
- Je vous ai dit de trouver des indices, Paon, pas des ordures laissées par des gamins.
- Oui, Commissaire.
- Venez plutôt voir ça, un morceau de tissu, tenez. Ça, c'est un indice. Il y a sûrement des empreintes digitales dessus. Paon, allez donc me chercher un sac pour le mettre. Allez, on rentre.

Arrivé au commissariat, on découvrit avec stupeur que sur le mur, au-dessus de la porte, quelqu'un avait osé tracer ces chiffres: 8/08/1808. Rognond explosa de rage :

- Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Effacez-moi, ça !
- Mais, c'est un indice, commissaire!
- Jouez pas au plus malin, Paon, jouez pas au plus malin ...

Après quelques instants de réflexion, en regardant ces chiffres, Noël Paon se souvint d'une chose. Chez lui, son fils lui avait dit : *"Papa, regarde, c'est mon devoir d'histoire, j'ai eu seize sur vingt. C'était sur Napoléon, tu sais quand il a visité la Roche, eh bien c'était le huit août 1808 et comme il y a un gars qui est super superstitieux dans notre classe, il m'a expliqué que le chiffre huit c'était ... "*

Mais la suite ne parvenait pas à franchir le bout de sa langue. Ce n'est qu'en arrivant au commissariat qu'il réussit à s'en souvenir, son fils avait dit que ...

- Paon, dépêchez-vous, vous n'allez pas rester toute la journée à rêvasser ? Allez, allez, n'oubliez pas que vous devez faire votre rapport avant ce soir.
- Commissaire, je voulais vous dire, mon fils ...
- Votre fils n'a rien à voir dans le rapport que vous allez vous dépêcher de faire.
- Mais ...
- Allez, vite, il y a l'ordinateur qui vous attend et il ne supporte aucun retard.

Et c'est pour cette raison que ce ne fut qu'une heure plus tard que le commissaire apprit la nouvelle, lorsque Noël Paon lui remit son rapport.

- Pas d'empreintes digitales, commissaire. Mais j'ai trouvé pour 08/08/1808.
- Quoi ? Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Paon n'essaya même pas quoi que ce soit pour sa défense, il se contenta d'expliquer :

- Dans 08/08/1808, il y a quatre huit commissaire !
- Vous me prenez pour un con, Paon ou quoi ?
- Attendez, le 8, c'est le symbole de l'éternité, de l'immortalité. Le 8 couché, c'est l'infini en mathématiques ou un truc comme ça. Rapport à l'immortalité de Napoléon ou de je sais pas qui.
- Bon travail Paon, il ne faut surtout pas que les journalistes l'apprennent. Je préfère que l'on garde cette affaire secrète au maximum.

Mais, c'est bien connu, les journalistes se débrouillent toujours pour savoir tout sur tout. Et, le lendemain, sans que personne ne sache comment, un gros titre s'étalait en première page du journal de l'édition de Ouest-France :

*Le retour de l'immortel :
Napoléon renie sa ville !*

Chapitre 13

Emma Wagner

15 juin 2008.

C'est un soir de pleine lune, Nathan arrive chez moi à vingt et une heure dix très précisément. Je crois que je ne lui suis pas indifférente. J'ouvre peut-être brusquement la porte, je suis vêtue d'une simple robe marron qui me va à merveille. Mon dégradé met en valeur mes grands yeux vert. Des boucles d'oreille rondes et marron descendent en cascade sur mon cou. Bon, faudrait peut être pas que je me la joue trop prétentieuse !

Il est en retard, je le taquine gentiment. Il m'offre un bouquet de roses rouge sang. Je souris et prends le bouquet dans mes mains.

- Merci, il est très beau, dis-je en me dirigeant gracieusement vers un vase.
- Je voulais me faire pardonner de mon retard, j'ai même appelé le restaurant.

Nous nous dirigeons ensemble vers la sortie et je ferme la porte de mon appartement. Dès que je suis montée dans sa voiture, je boucle ma ceinture. Nous prenons la direction du restaurant ; un silence s'installe.

Je le brise en allumant la radio.

"Un homme s'est fait tuer aux alentours de Paris. On suppose que le meurtrier est un jeune aux troubles psychologiques très importants. Il court toujours."

J'écoute brièvement. Je soupire et pose ma tête contre ma ceinture. Je regarde le paysage défiler devant moi sans prêter attention à qui que ce soit. Encore un meurtrier dans la nature. Je pense alors à ma thèse qui m'a menée jusqu'à cette enquête. Je suis à la fois enthousiasmée et réticente, heureuse et malheureuse. Toutes ses personnes mortes pour sûrement rien. Je regarde alors longtemps Nathan en train de conduire. Je ne préfère pas le déranger avec ces questions. A la radio, l'animateur parle toujours. J'éteins.

Nous sommes enfin arrivés devant le restaurant qui se nomme « Le Tipton ». A l'entrée, un serveur nous demande si nous avons réservé. Nathan explique qu'il vient d'appeler pour annoncer notre retard. Un serveur nous propose une table côté jardin face à la véranda. Nous nous installons. Le serveur apporte le menu, nous y plongeons nos regards comme pour éviter de nous regarder.

Je commande un filet mignon aux fines herbes avec des petites pommes de terre sautées. Quand à Nathan, il choisit un steak tartare avec également des

pommes de terre.

La discussion commence enfin après ce silence interminable:

- Alors Emma comment se passe ton travail ?
- Très bien je suis toujours en train de travailler sur ma thèse sur la naissance de La Roche Sur Yon.
- Et tu y apprends quoi ?
- Oh beaucoup de choses, beaucoup de choses !
- C'est à dire?
- Euh...
- Emma ça va? Tu n'as pas de problème j'espère?
- Non, non ne t'inquiète pas!

La menace de mort me revient à l'esprit. Pourquoi refuser d'en parler à Nathan ?

- Alors qu'as-tu appris? insista-t-il.
- On ne pourrait pas changer de conversation ?
- Bien sûr, excuse-moi. Mais je suis sûr que tu peux nous aider pour cette enquête. Laissons cela de côté.

Le serveur vient nous apporter nos plats. Nous continuons la conversation comme si de rien n'était. Nathan commence à parler le premier.

- Alors Emma qu'as-tu appris aux archives ?
- Nathan, tu avais promis ! Je croyais qu'on ne parlait

pas de cela.

- Pardon, c'est plus fort que moi. Ta robe est magnifique.
- Arrête, bon voilà, si tu y tiens vraiment, eh bien, j'ai appris beaucoup de choses avec le vieil homme. Enfin, je veux dire Monsieur Holdebouque. Il y a cependant quelque chose d'étrange et j'ai des doutes à présent. Il en sait beaucoup plus qu'il veut bien le dire. Lorsque je lui ai demandé des renseignements sur les Duvivier il est allé chercher un livre qui concernait la famille...
- Et ...
- Des pages avaient été arrachées. Le fait que ces pages ne soient plus en place prouve que quelqu'un ne veut pas que je mette mon nez partout.
- Donc, tu n'as rien appris de vraiment nouveau ?
- Juste que les Cormier pourraient en vouloir aux Duvivier, c'est maigre.
- Tu penses qu'un descendant des Cormier veut vraiment se venger de la famille Duvivier, à cause de ce qui s'est passé jadis ?
- C'est un peu ridicule mais ce serait très probable.

Nous entamons nos desserts sans nous dire l'essentiel. Nos yeux parlent pour nous. Je repense furtivement à Monsieur Holdebouque.

- Ah, j'oubliais Nathan...

- Oui.
- Holdebouque m'a parlé du château de la Malmaison. Il pourrait y avoir des noms en rapport avec les personnalités de l'époque.
- Bien, je me renseignerai. A mon tour, j'ai une chose à te dire ...

Je suspends ma cuillère, j'attends.

- Voilà, Emma, tu sais, ..., j'ai passé une excellente soirée.
- Moi, aussi.

C'est tout ! La déclaration d'amour sera pour plus tard.

Une fois dans la voiture, le silence s'installe à nouveau. On tourne dans la rue Thiers. Ma rue. Nathan s'arrête devant mon appartement. Je sens un moment d'hésitation. Est-ce le moment de nous embrasser ? Je tourne la tête vers lui et lui fais la bise sans lui laisser le temps de faire le moindre mouvement. Je sors de la voiture et lui dis d'une voix douce :

- Bonne nuit Nathan ... à très bientôt, j'espère.
- Dors bien Emma, à demain.

Je me dirige vers mon appartement, j'enfonce la clef dans la serrure et monte les escaliers. Quelques

minutes de plus et je suis dans mon lit les yeux grands ouverts.

Au bout d'une demi-heure, je m'endors sans peine avec une dernière image : Nathan de Roussy.

Belle image, non ?

Chapitre 14

Auguste Holdebouque

21 juin 2008.

Je ne pensais pas mourir un dimanche. Evidemment, je n'ai rien vu, un mort voit rarement son tueur. Quelqu'un penserait-il encore à moi ? Oui, cette mademoiselle Emma Wagner. Elle ne se doute pas de ce qu'elle va découvrir cet après-midi. De là où je suis, je la regarde. Innocente, elle est assise sur son vieux canapé vert, son chat sur les genoux, et lit son journal. Dans la pièce flotte une agréable odeur vanillée. En caressant son chat, elle tourne délicatement les grandes feuilles de papier de son quotidien et elle tombe sur la rubrique " faits divers-actualité" :

« Cette nuit même, dimanche 20 juin, à 3 heures du matin, un incendie a frappé la bibliothèque où se trouvaient les archives les plus anciennes de la ville. »

Je ne sais pas pourquoi tout d'un coup, son visage s'assombrit. Elle ferme brusquement le journal, ce qui fait peur au chat qui se sauve. Elle se lève pour aller chercher son grand manteau noir. Elle sort de son appartement, dévale l'escalier puis court dans la rue jusqu'à la bibliothèque. Quand elle arrive, elle voit que la

bibliothèque où elle faisait des recherches pour sa thèse n'est plus qu'une ruine. Une voix douce la fait sortir de ses pensées.

- Salut, Emma.
- Nathan, tu es là ? Que s'est-il passé ?
- Incendie criminel, je pense, ça a eu lieu la nuit dernière.
- Beaucoup d'archives ont brûlé ?
- Les trois quarts, probablement.

Quoi les trois quarts ! Oh la la ! Ma pauvre bibliothèque, j'y travaillais depuis si longtemps, quand je pense que je ne pourrais plus jamais sentir la délicieuse odeur de ces vieux livres.

- Je peux jeter un petit coup d'oeil ? dit-elle.
- Oui, mais fais bien attention à toi.

Oh, oui, attention à toi, ma petite Emma. Et surtout que personne ne touche à mes archives, je les ai si bien classées. Enfin maintenant cela n'a plus beaucoup d'importance, elles sont pratiquement toutes réduites en cendres. Emma se faufile à travers les débris de briques et les livres réduits en fumée. Le désastre s'étale sur quelques mètres et une désagréable odeur de brûlé envahit les lieux. La fumée lui pique les yeux tandis qu'elle enjambe les restes d'un mur. Elle s'approche. Voilà, elle brûle. Soudain, elle pousse un cri

d'horreur ! Je crois qu'elle m'a trouvé.

Nathan accourt :

- Une main ! constata-t-il.

Oui, je sais, c'est la mienne! Une belle main, non ? Enfin, il faut l'imaginer sans le brûlé.

- Le corps doit être sous le reste des débris, dit Emma.

Evidemment, elle ne sait pas encore que cette main est la mienne. Mais, à mon avis, elle n'a aucun envie de savoir qui se trouve sous ce tas de gravas. Très peu confortable d'ailleurs. En même temps je ne peux pas vraiment bouger.

- Il me faut quatre hommes pour tout déblayer! Ordonne Nathan à ces coéquipiers rassemblés sur les lieux.

Suis-je si lourd que ça? Ils enlèvent les cendres et les briques puis me découvrent inanimé.

- Mon dieu! Quelle horreur! Mais c'est monsieur Holdebouque, murmure la jeune femme.

Elle se penche sur moi et voit sur mon front, une inscription.

-Il serait mort pendant l'incendie ? demande Emma.

Mais non, tu te trompes! Je ne suis pas mort dans cet incendie. Réfléchis.....De toute manière, ils ne peuvent pas m'entendre.

- Je ne pense pas, il n'a pas seulement des marques de brûlures sur lui, répond Nathan.

Bien observé, cher inspecteur, vous avez de l'avenir ! Aurait-il lu dans mes pensées ou en sait-il beaucoup sur l'assassin ?

- Tu penses qu'il s'agit d'un meurtre à cause de l'inscription, c'est ça ?
- Je ne sais pas. Pour autant il ne porte pas non plus de trace de coups ! Envoyons quand même le corps faire une autopsie chez le médecin légiste.

Oh non! Je n'ai pas envie de me faire tripoter par un médecin que je ne connais même pas en plus !

- Emma, tu le connaissais ?
- Oui, il m'avait donné quelques pistes, dont le château de la Malmaison...
- Quand Rognond apprendra que tu connaissais la victime, il va faire une drôle de tête, conclut Nathan.
- Cela peut être pire que celle qu'il a actuellement ?

Et ils éclatent de rire. C'est bien beau de rire.
Mais l'inscription latine sur mon front, mes chers amis,
l'inscription, on l'oublie ? Cela signifie « in igne veritas ».
Ce n'est pas rien tout de même : « La vérité par le feu ».

Chapitre 15

L'Ombre.

Devant le domicile de Henri Duvivier, 30 juin 2008

Comme si je ne les avais pas vus dans leur vieille voiture banalisée ! En planque, ils m'attendent. Ce bon vieux De Roussy et son fidèle adjoint, Noël Paon. Il faut croire que j'ai droit aux meilleurs. Ce cher Nathan !

J'ouvre le petit portillon qui permet de rentrer dans le jardin des Duvivier, le traverse à grands pas, atteint enfin la maison. La Police n'est plus ce qu'elle était, elle ne pense même pas à garder toutes les issues. Manque de personnel, sans doute. Je vois une petite porte secondaire de couleur blanche qui est presque recouverte de lierre. Je m'approche doucement et appuie délicatement. Le bruit que fait la porte quand elle s'ouvre me surprend et je la referme lentement. Je suis le seul à l'avoir entendu.

Un pied dans la maison, puis un deuxième et je me retrouve rapidement dans la cuisine des Duvivier. C'est une petite pièce tout en bois, plutôt étroite où tout paraît trop petit. On y sent encore une bonne odeur de cuisine. Sur le plan de travail, un énorme couteau de cuisine. Mieux vaut prendre le matériel maison. J'espère

que Madame Duvivier ne m'en voudra pas. Je me dirige vers un couloir qui doit mener au salon. Je marche tout doucement pour éviter que le parquet ne craque.

Chantal Duvivier est tranquillement dans son salon a regardé la télévision. C'est une grande pièce avec de gros fauteuils rouge bordeaux dans lesquels d'énormes coussins de velours beige semblent dormir. Au milieu du salon, trône une grande et grosse cheminée en pierres rouges. La maîtresse de maison éteint la télévision, se lève de son fauteuil et se dirige vers le long couloir qui mène à la cuisine. Vers moi, en somme.

Et là, elle se retrouve nez a nez avec moi. Qu'est-ce que je vous disais ? Elle voit alors son énorme couteau de cuisine s'abattre sur elle. Du beau matériel, on ne peut pas dire le contraire. Elle n'a même pas le temps de crier pour alerter son mari. Là, elle sait ce que l'on ressent quand on meurt, sentir son âme se détacher de son corps pour finalement voir la scène du crime autrement, voir son corps étalé par terre avec un couteau de cuisine planté dans le coeur, *son* couteau de cuisine! Elle doit se rendre compte que plus jamais elle ne verra Henri.

C'est pas si compliqué de tuer finalement. J'aurais pû en rester là, mais il restait un Duvivier à l'étage. Et il descend, je l'entends. Comme quoi, la vie

est mal faite pour certains.

Henri Duvivier descend l'escalier et se rend vers le salon. Il voit vite le corps de son épouse étalé par terre. Il doit ressentir une énorme tristesse, voir le corps de la femme qu'il a aimée presque toute sa vie. Ils s'étaient promis de mourir ensemble, et il voit ce rêve s'effondrer, ce n'est pas possible que Chantal soit morte! Chantal ne peut pas mourir, c'est Chantal. Il n'arrive sûrement pas à s'en remettre, tout son monde vient de s'écrouler, et bla bla bla. Voilà ce qui doit lui passer par la tête.

Et bientôt, il ne lui passe plus rien dans la tête. Juste un couteau dans le coeur. Même punition. C'est honnête, ils voulaient sûrement mourir de la même manière.

J'ai beau tuer, je n'en suis pas moins humain quand même ! J'ai un coeur qui bat, moi.

Chapitre 16

Au lieu dit, La Ruche, 10 juillet 2008.

La maison de Maurice Cormier était située en bordure d'un petit village sombre et lugubre. Une route défoncée et boueuse servait de chemin d'accès à sa maison. Les arbres étaient morts. Arrivés au domicile de l'apiculteur, Nathan de Roussy et son collègue examinèrent les lieux. La maison, qui avait une allure de hameau, était délabrée et n'était absolument pas éclairée. Autour de la résidence, parmi les mauvaises herbes, se dressaient des ruches parfois renversées, parfois envahies par la végétation, témoignant d'un très mauvais entretien. Spectateurs de cette scène désolante, les deux inspecteurs se demandèrent si la vie était possible dans un tel endroit. Ils s'avancèrent en direction du seuil de la porte et frappèrent à plusieurs reprises. Après un long silence macabre, ils décidèrent d'entrer.

Les deux équipiers ressentirent une atmosphère glaciale qui les mit mal à l'aise. Ils pénétrèrent dans ce qu'ils croyaient être le salon et inspectèrent les lieux. Après quelques minutes de recherche il en arrivèrent à conclure qu'il n'y avait personne dans la maison. Déçus, il s'apprêtèrent à repartir mais un bruit suspect attira leur attention. Alarmés, ils sortirent leurs armes et

commencèrent à se diriger vers le lieu d'où provenait le bruit. Distinguant une silhouette et, mettant leurs armes en joue, ils crièrent: « Sortez, les mains sur la tête ». Une ombre s'avança.

- Qui êtes-vous? Vous êtes Maurice Cormier?
- Lui même, ça se voit pas ? cria une voix caverneuse.

L'apiculteur était bossu, ses cheveux crasseux cachaient des yeux sombres et fatigués. Apparemment très âgé, ses mains ridées ne semblaient plus avoir manipulé de ruches depuis longtemps. Le vieil homme était vêtu d'un jean délavé et troué. Il portait également une veste déboutonnée trop courte pour lui.

- Nous sommes inspecteurs de polices.
- Et merde, pourquoi vous v'nez ?

Son haleine fétide emplissait la pièce entière.

- Marie-François Cormier, ça vous dit quelque chose ? C'était un ancien architecte de la ville qui a été destitué de ses fonctions par Napoléon lui même. Il fait vraisemblablement partie de votre famille.

Maurice Cormier marqua un silence, il semblait réfléchir

- Vous êtes venus pour un cours d'histoire ?

- Il se peut que ses descendants aient voulu se venger des Duvivier dont l'ancêtre a pris la place de Marie-François Cormier lors de la construction de la ville.
- Qu'est-ce que ça peut me faire ?
- Etant donné que vous êtes aussi descendant de ce monsieur, vous pouvez peut-être nous aider. ..
- Vous voulez dire que vous me soupçonnez d'en avoir tué un ?
- Nous avons retrouvé dans la gorge d'une victime, Madame Berthe Duvivier, des abeilles mortes. Vous êtes bien apiculteur non ?
- Ouais, mais j'ai rien à me reprocher, j'n'ai plus d'abeilles depuis longtemps.
- Dans ce cas, à quoi servent ces cages remplies d'abeilles vivantes qui sont dans votre jardin ?
- C'est un ami apiculteur qui m'les a confiées, s'énerva Maurice Cormier.
- Et le nom de cette personne ?
- Un ami j'vous dis ! J'travaillais avec lui avant, j'ai des preuves!

Maurice Cormier était excédé. Nathan de Roussy préféra intervenir.

- Calmez vous, calmez vous je vous promets que ...
- Le voilà qui arrive d'ailleurs ! dit Cormier.

En effet, une voiture s'avançait dans la petite cour de la maison. Un homme en descendit, très petit et menu, il paraissait bien plus jeune que son ami Maurice.

- Ah André! Tu viens pour les cages ?
- Pour sûr, répondit le dénommé André, elles sont où ? Il marqua un temps de silence, regardant les policiers.
- Qui êtes vous? J'vous ai jamais vu dans l'coin, questionna le nouvel arrivant.
- Police, nous posions des questions à votre ami.
- Ah, excusez moi, bredouilla le jeune apiculteur, j'savais pas ... Bon, moi j'dois y aller, à la prochaine Maumau.
- Ouais c'est ça, à plus.

Le collaborateur de Maurice Cormier chargea rapidement les cages et remonta dans sa voiture, une antique super cinq hors d'usage qui avait dû un jour être blanche. A peine fut-il parti que le vieil homme s'écria:

- Bon, 'vous faut une preuve en plus?
- Malheureusement pour vous ce n'est pas assez pour vous disculper, nous allons sûrement revenir.
- Et merde, bon allez cassez vous, j'en ai eu assez pour aujourd'hui !
- Modérez votre langage, vous parlez à des officiers de police.
- J'm'en fous, j'veux plus vous voir chez moi, parole de Cormier.

Au coeur de toute cette ténébreuse affaire, cela avait au moins le mérite de la clarté.

Chapitre 17

L'Ombre.

21 juillet 2008.

C'est le crépuscule, l'heure de faire parler l'informatique. En effet, en ouvrant mon ordinateur, j'ai le plaisir de voir que mon oeuvre a fait des émules. Mon virus Napoléon prend de l'ampleur. Une idée à moi. Je ne m'en lasse pas. Les insignes de Napoléon : un aigle, une abeille et quelques signes latins apparaissent à l'écran qui brûlent d'un feu qui ravage tout. La disparition totale de cet étranger qui a voulu créer sa ville au mépris de tout le reste.

Demain, j'ai encore du travail : partir de bonne heure, prendre la direction d'un bâtiment en centre ville. Placer mes bombes à un endroit stratégique, là où je sais que le bâtiment ne résistera pas. J'ai laissé mes bombes de peinture. Je préfère les vraies, désormais.

J'imagine déjà les titres des journaux du soir :

« Ce matin, à la Roche sur Yon, une bombe a ravagé l'hôtel de ville. Le bâtiment s'est effondré, faisant de nombreuses victimes. Nous ne pourrions que noter que cet événement semble en lien direct avec le

virus informatique qui sévit en ce moment. Depuis plusieurs mois, les yonnais ont peur, certains même pensent à quitter momentanément la ville tant la menace se fait forte ».

A l'avance, je suis satisfait, je peux continuer ce que j'ai à faire.

Encore dix-huit jours et tout sera fini.

Chapitre 18

Emma Wagner.

27 juillet 2008.

Ce matin du 27 juillet, la sonnerie du téléphone me sort du sommeil dans lequel je me suis plongée tard la veille au soir. J'ouvre doucement les yeux et regarde mon réveil. 7H15 ! Un dimanche ! Qui peut téléphoner à cette heure-ci ? La sonnerie désagréable retentit une seconde fois, me décidant à décrocher. Je lâche dans l'appareil un « Allo ? » endormi et me redresse vivement quand j'entends la voix de Nathan à l'autre bout du fil :

- Allo, Emma ? Je te dérange ?
- Non, pas du tout, je me levais justement.

C'est vrai que Nathan est beau garçon, mais quand même ! Après tout, il a raison ! A 7h15, tout le monde est debout devant son téléphone à attendre que celui-ci daigne sonner ! Mais bon, écoutons au moins ce qu'il à dire ! Je lui ferais part de mes réflexions plus tard !

- Je suis désolé de t'appeler si tôt, mais...

Tiens, il s'excuse ! Je me sens beaucoup mieux

maintenant !

- J'ai du nouveau sur l'affaire !

Il est totalement pardonné !

- Vas-y !
- Hé bien, certains objets trouvés près des victimes proviennent tous de la collection de la Malmaison, la demeure de la première épouse de Napoléon, près de Paris !

Malmaison, ce nom me dit quelque chose ! Ça y est ! C'est l'endroit que Auguste Holdebouque m'a indiqué si je voulais trouver les doubles des documents des archives !

- Tu te rappelles, je t'avais dit que des copies de documents pouvaient s'y trouver.
- Parfait ! Nous ferons donc d'une pierre deux coups ! Car j'allais justement te proposer de passer la journée avec moi là-bas pour interroger le conservateur en chef ! Tu acceptes ?

Et comment ! Une journée entière avec Nathan !
Le rêve !

- Oui, pourquoi pas !
- Alors je viens te chercher à 8h00 devant ton immeuble !

- Je t'attends ! Je suis quasiment prête ! A tout à l'heure, Nathan !

Je raccroche le téléphone et m'étire longuement en regardant le plafond. Dommage que Nathan et moi ne nous soyons pas connus dans d'autres circonstances ! Je me lève et ouvre les volets ! Dehors, règne un beau soleil. C'est parfait ! Je me dirige vers mon placard et le vide pratiquement sur mon lit dans l'espoir de trouver une tenue appropriée à la journée qui s'annonce. Après maints essais, j'opte pour une petite robe du même vert que mes yeux. Je fais ensuite un petit brin de toilette avant de laisser mes cheveux tomber en cascade dans mon dos. Je prends un petit déjeuner rapide et léger avant de sortir pour attendre Nathan. Il est 7h55 quand Nathan arrive, un petit peu en avance. Il sort de sa voiture et m'embrasse furtivement sur la joue. Je rougis. Pourvu qu'il ne remarque rien ! Heureusement, il repart vers sa voiture et m'ouvre la portière. Galant homme ! Il y rentre à son tour et se penche pour sortir de la boîte à gant une enveloppe.

- Ce sont nos billets de train pour Paris. J'ai pu les obtenir ce matin grâce au commissaire. Le train part à 8h15, voilà pourquoi je t'ai appelé si tôt !
- Tu as bien fait ! Je te remercie beaucoup de m'avoir proposé de venir avec toi !
- C'est naturel ! Qui refuserait ta compagnie ?

Je rougis à nouveau. Le reste du trajet se passe en silence, la gare n'étant pas bien loin, nous sommes vite arrivés. On aperçoit encore dans le hall des panneaux qui indiquent l'inauguration de la nouvelle ligne de TGV. Nous nous dirigeons vers le quai n°2, d'où doit partir notre train. Nous n'avons aucun mal à trouver la voiture 11 et les places 35-36. Nos places. Nathan me propose très gentiment le siège près de la fenêtre. J'accepte avec un large sourire. Une fois installée, j'oriente la conversation sur l'enfance de Nathan. Il se met à me raconter ses tendres années dans la maison de Bretagne de ses parents où il a fait ses premiers pas, dit ses premiers mots et dans laquelle il a vécu jusqu'à ses dix-sept ans.

- A ce moment-là, j'ai quitté la maison familiale pour commencer des études de détective dans une université, à Angers. A vingt-trois ans, je me suis installé à la Roche sur Yon pour exercer ce métier qui est le mien aujourd'hui. De temps à autre, je fais des passages éclairs dans la maison de mes parents, pour voir ma mère, ainsi que mes anciens amis.

Il met fin à son récit dans un sourire, les yeux riant des souvenirs d'antan.

- Et toi, Emma, comment s'est passée ton enfance? me demande-t-il en se tournant vers moi.
- Hé bien, je suis née en Franche-Comté, dans une

très jolie maison, près de Montbéliard. A trois ans, j'ai déménagé à Paris avec mes parents. Ils sont morts tous les deux dans un accident de voiture, deux ans plus tard. J'ai été confiée à mon oncle et ma tante, deux personnes adorables. Ils m'ont élevée jusqu'à la fin de mes études d'Histoire. A ce moment-là, je me suis installée ici pour faire une thèse sur Napoléon. J'ai demandé à mon oncle et ma tante de m'accompagner, mais ils ne voulaient pas quitter leur petite maison située dans la campagne qui borde Paris.

- Triste enfance, commenta Nathan.
- Non, pas vraiment. Mon oncle et ma tante sont des gens formidables et extraordinaires de gentillesse et d'attention. De plus, c'est grâce à mon oncle que je me suis passionnée pour l'Histoire : il était conservateur-adjoint du Musée d'Histoire de Versailles. Il a su me donner le goût de la vie d'autrefois et m'a guidée dans mes études. Il n'a cessé de me répéter pendant toute mon enfance que l'Histoire est notre plus grand trésor aujourd'hui. Cette idée m'a permis de persévérer quand je baissais les bras.

Un silence s'installe pendant quelques minutes, rompu par Nathan :

- Veux-tu que je te dise ? Continue comme ça ! N'abandonne jamais ! Jamais ! Ne laisse jamais personne te dicter ta conduite ! C'est ce qui m'est

arrivé une fois et j'ai retenu la leçon !

Je lui lance un regard interrogateur, mais le visage de Nathan s'est fermé et il ne semble pas disposé à continuer la conversation. Qu'est ce qui a bien pu lui arriver? Je me retiens de lui poser la question. Il me le dira quand il en aura envie. En attendant, je regarde défiler le paysage. Celui-ci est composé de longues plaines constellées de buissons épars et desséchés. Il y a au creux des vallons, là où le soleil ne peut pas étendre ses rayons, quelques amoncellements de fleurs dont la couleur varie du rose au jaune d'or en passant par l'orange, le rouge et le violet. La beauté simple du paysage me rend le sourire qui s'est un peu effacé lorsque Nathan s'est réfugié derrière le mur de ses pensées.

A 13h40, le RER que nous avons pris à Paris-Montparnasse entre enfin dans la gare de Rueil-Malmaison. Nathan m'a dit pendant le voyage qu'un chauffeur doit nous attendre dans le hall pour nous conduire directement au château. En effet, sitôt rentrés en gare, un jeune homme vient nous accoster. Il est petit avec des cheveux blonds.

- Je su...suis l'o...l'offi...cier chargé de v...vous mener à la Ma..., à la Mama...Malmaison. Je m'appelle Mi...Mickaël. Mickaël Ma...Martin.

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui bé...béguait autant que lui !

Enchanté, lui répond Nathan en lui tendant une main fine et bronzée. Je m'appelle Nathan de Roussy et voici Emma Wagner, étudiante en Histoire et également la plus douée des enquêtrices que je connaisse.

Pour la énième fois de la journée, je rougis. Il m'adresse un sourire, je le lui rends. Je me noie dans ses yeux marron. Mais il faut que j'émerge ! Je me tourne vers Mickaël et lui serre la main. Celui-ci nous fait signe de le suivre et nous conduit hors de la gare. Il se dirige alors vers une petite voiture grise. Nathan m'aide à monter et s'installe à son tour avant que Mickaël fasse démarrer la voiture.

Enfin, le véhicule se gare devant une grille noire à pointes dorées. Mickaël nous emmène devant une petite maison blanchie à la chaux accolée à la grille en nous expliquant que l'on ne peut pas rentrer à l'intérieur de la propriété en voiture. Il toque à la porte et celle-ci s'ouvre presque aussitôt sur un vieil homme aux cheveux rares, au dos vouté et à la bouche tordue en un sourire. Le jeune homme lui montre sa plaque et lui demande d'ouvrir la grille.

- C'est pour les vols ? demande le vieil homme.

Mickaël hoche la tête, ce qui a pour effet de faire disparaître le concierge dans sa maison. Il en ressort quelques instants plus tard avec un trousseau de clefs à la mains. Il nous fait signe de le suivre et longe la grille. Quelques mètres plus loin apparaît un portail gardant une gigantesque allée large de dix mètres qui disparaît dans un tournant un peu plus loin. Le concierge choisit sa clé et la fait tourner dans la vieille serrure du portail. La grille grince tandis qu'elle s'ouvre sur l'allée bordée de pelouses verdoyantes. Je m'engage en premier, éblouie par la splendeur de l'Eden dans lequel Nathan qui vient de franchir le portail et moi venons de pénétrer. Le concierge referme la grille sur Mickaël qui refuse de nous accompagner. Nous marchons lentement. Nous nous arrêtons pour détailler le magnifique château qui s'élève devant nous. L'allée débouche sur une petite cour de forme carrée dont le sol est recouvert de terre brune. La cour est entourée d'une douzaine d'orangers en pot. Le château borde la cour d'un manteau de pierre blanche constellé de fenêtres à carreaux, entourées de volets blancs. Entre les fenêtres, des statues en pied de grands personnages de l'Histoire. Le bâtiment est coiffé d'un toit d'ardoises noires. Les deux ailes perpendiculaires au corps du château sont bordées de massifs de fleurs multicolores. Soudain, une porte de bois noir s'ouvre, laissant sortir un grand homme brun, brisant du même coup le charme du site. L'homme a une quarantaine d'années, les lèvres étirées avec grâce en un beau sourire et une

aura de puissance se dégage de sa personne. Il se dirige vers nous. Il nous serre la main et se présente :

- Je m'appelle François Bodreau et je suis le conservateur en chef du château de la Malmaison. J'ai été prévenu de votre arrivée par le charmant commissaire Rognond. Je suis à votre entière disposition.

Je nous présente et lui expose ce que nous désirons entreprendre :

- Nous voudrions vous poser quelques questions historiques, consulter certains documents sur la Roche sur Yon. Mais d'abord, voici les objets qui vous ont été volés.

Je finis cette phrase en plongeant ma main dans le sac de toile de Nathan et j'en sors un aigle aux ailes déployées en or, mesurant dix centimètres de haut.

- Savez-vous que cet aigle, fait monsieur Bodreau, en prenant délicatement le volatile pétrifié de mes mains, aussi petit soit-il, vaut une véritable fortune. Il se trouvait à l'origine au sommet d'une harpe magnifique qui a appartenu à l'impératrice Joséphine. Le voleur a du trouver la harpe trop encombrante – elle mesure quand même presque deux mètres – et a résolu de dévisser l'aigle de son précieux socle. Quoi qu'il en soit, je vous remercie

infiniment !

- Attendez, ce n'est pas fini! le prévient Nathan. Regardez! Sa main disparaît dans le sac pour en ressortir quelques instants plus tard avec une montre ancienne de cuivre doré. Sa chaîne est longue d'une quinzaine de centimètres. Les chiffres sont peints sur le cadran avec délicatesse et précision et les deux fines aiguilles qui avaient autrefois couru de l'un à l'autre, sont maintenant figées sur six heures moins le quart.
- L'histoire de cette montre ne va pas manquer de vous intéresser, dit-il, en effet, elle a un lien direct avec la construction de la ville, de votre ville, et donc, avec Napoléon. C'est Claude-Raphaël Duvivier qui en a fait cadeau à l'Empereur pour le remercier de l'avoir nommé ingénieur au cours de la construction de la Roche sur Yon. En effet, le premier à porter ce titre était un certain Jean Cormier et il a été relevé de ses fonctions par Napoléon lui-même pour être remplacé par Duvivier...
- Comment?! le coupe Nathan, tout excité. Cormier? Monsieur Bodreau, racontez nous tout ce que vous savez de cette histoire !

Le conservateur ne se le fait pas répéter deux fois, et nous raconte de quelle façon la honte s'était abattue sur les Cormier, en même temps que l'honneur entraînait dans la famille Duvivier.

- Mais nous avons des preuves sur papier, voulez-vous les voir?

Je m'empresse de répondre par l'affirmative :

- Très bien! Alors, suivez moi !

Monsieur Bodreau tourne les talons et avance rapidement vers la porte du château. Nous lui emboîtons le pas et nous nous trouvons bientôt dans une grande salle bien éclairée. Trois des murs de la pièce sont recouverts de bas en haut de rayons de bois noirs. Ces derniers croulent sous le poids des livres anciens ou non, des multiples chemises brunes, des classeurs bleu-marine, ou encore des innombrables tas de feuilles. Des échelles coulissantes sont rangées aux extrémités des murs pour permettre à qui le souhaite d'avoir accès aux rayons les plus hauts. Sur le quatrième mur, trois fenêtres sont ouvertes sur le jardin et laissent entrer la lumière du soleil ainsi que la fraîche odeur des fleurs et du gazon tondu. Partout dans la pièce s'élèvent des tables aux places variant de deux à huit personnes. Quelques personnes sont déjà installées et semblent plongées dans leur lecture.

- Voici notre bibliothèque, dit monsieur Bodreau en balayant la pièce du bras. Elle n'est ouverte au public qu'avec autorisation spéciale, mais est très utilisée par les étudiants préparant une thèse. Je vais

chercher les documents qui vous intéressent. Pendant ce temps, vous n'avez qu'à aller vous installer à une table et m'attendre, je n'en ai que pour quelques minutes.

Je hoche la tête, alors qu'il se dirige vers une échelle. Nathan m'entraîne vers une table assez reculée pour que personne ne nous entende et assez proche des fenêtres pour que l'on puisse bénéficier d'une lumière qui nous permette d'effectuer nos travaux. L'historien revient bientôt avec une chemise brune à la main et une grande feuille pliée en huit.

- Voilà ! Dans cette chemise, nous conservons tous les témoignages des faits passés à la Roche sur Yon en rapport avec Napoléon.
- Et cette feuille?
- C'est l'arbre généalogique des Cormier. Chaque année, des personnes travaillant pour l'Etat prennent en compte le recensement de la population et inscrivent sur cette fiche tous les descendants. Il vous suffit de chercher la génération qui vous intéresse et de chercher celui qui réside à la Roche sur Yon ou aux alentours. Je vous conseille de commencer par le contenu de la chemise, si vous avez besoin de moi, je serai dehors avec les chefs de l'entretien. Bonne recherche !

Nathan le remercie d'un signe de tête, quant à moi, je suis déjà penchée sur une feuille jaunie extraite

de la chemise.

Une demi-heure plus tard, Emma chuchote à l'oreille de Nathan pour ne pas déranger les autres :

- J'ai quelque chose d'assez inquiétant ! La personne qui témoigne ici aurait entendu Marie-François Cormier marmonner quelque chose après sa disgrâce. Ecoute : *Je me vengerai ! Les Cormier ne te laisseront pas salir leur nom comme cela ! Quand le temps sera venu, les Cormier se vengeront ! Craignez donc, citoyens de la Roche sur Yon ! Craignez le huit août ! C'est un jour MAUDIT !*
- Le temps de la vengeance semble avoir sonné, commente Nathan.
- Oui, tu as raison. Il ne nous reste plus qu'à trouver le Cormier qui exercera sa vengeance et surtout savoir quand aura lieu la prochaine ! Cherchons dans l'arbre généalogique !
- Bonne idée ! s'exclame Nathan en s'emparant de la feuille. Il fait courir son doigt sur la feuille tout en marmonnant : Alors, Marie-François Cormier... Marie-François Cormier...voilà ! Marie-François *Cormier, Napoléon ville*. Ici, c'est celui qui a été disgracié, maintenant ; il faut descendre de quelques générations ! Voyons, *1822, 1890, 1952, 1962...*La voilà ! C'est la génération qui nous intéresse ! Il ne nous reste plus qu'à trouver celui qui habite à la Roche sur Yon ou aux alentours. Alors, *Paris, Grenoble, Marseille, Paris, Paris, Saint-Etienne,*

Dunkerque, Tarbes...La Roche sur Yon ! Maurice Cormier ! Je l'ai déjà rencontré avec mon adjoint. Vite, Emma viens ! Il faut aller trouver Monsieur Bodreau tout de suite !

Nous remettons rapidement les documents dans la chemise, replions l'arbre généalogique et le prenons avec nous pour le montrer au conservateur. Puis, nous nous précipitons dans le couloir qui mène à la cour où nous le trouvons en grande conversation avec un petit homme large d'épaule dont la lèvre supérieure est ornée d'une volumineuse et imposante moustache noire. Nous ne prenons pas le temps de nous présenter et interpellons le conservateur :

- Monsieur Bodreau ! Monsieur Bodreau ! Nous avons trouvé ce que nous cherchions ! Y-a-t-il un téléphone dans le coin? J'ai oublié le mien dans la voiture !
- Bien sûr ! Je vais vous montrer où il est ! Suivez moi !

Sur ce, il prend rapidement congé de l'homme à la moustache et court presque en direction d'une petite salle. Nathan s'engouffre dans l'étroit espace et compose le numéro de l'hôtel de police. Pendant ce temps, j'informe le plus rapidement possible le conservateur de nos dernières découvertes.

- Le commissaire Rognond a demandé à deux équipes de partir tout de suite chez Maurice Cormier, nous explique Nathan en sortant de la cabine téléphonique.
- Et nous?
- Le commissaire veut que je rentre immédiatement pour lui rapporter tout ce que nous avons trouvé.

Nous faisons donc nos adieux à Monsieur Bodreau en le remerciant de sa coopération, ce à quoi il répond que c'est bien normal et qu'il faut s'aider entre gens civilisés. Nous prenons congé du château et de tous ses mystères historiques. Arrivés à la grille, nous retrouvons Mickaël Martin (et son bégaiement) qui, en nous voyant arriver, s'empresse d'aller chercher le concierge.

Une fois dans la voiture, il nous bombarde de questions :

-Co...comment se fait-t-il que vous so...soyez re...revenu si vi...vi...vi...vite? Vous avez trou...trouvé ce que vous che... che... cherchiez? Si vous vou...voulez ren...rentrer tout de sui...suite, je crois qu'il y a un train dans une de...de...demi-heu...re. Au...au fait, le con...concierge m'en a donné u...une bien bo...bonne, écou...coutez :

Ce...celui qui a in...inventé la cé...cédille est un ce...certain m. Gro...Groçon. Je vous pri...prie de na pas ou...oublier la cé...cédille lorsque nou...nous parlerons de ma...maçonnerie !

Nous rions avec lui et répondons à ses questions

de notre mieux, puis un silence s'installe jusqu'à la gare. Dans le hall public, nous changeons nos billets, disons au revoir à Mickaël puis montons dans le train.

Le chemin du retour nous paraît bien long. Nous sommes tous les deux plongés dans nos pensées. Nous imaginons tous les deux comment finira cette sombre histoire. Je baille. La voix de Nathan me chuchote alors :

- Si tu as sommeil, dors ! Je te réveillerai quand nous arriverons.

Je m'endors...et me réveille un peu plus tard la tête appuyée sur son épaule. Il dort. Je sens le contact de sa joue sur ma tête. Bien-être. Je me rendors. Heureuse.

Le train entre enfin dans la gare de la Roche sur Yon. Nous reprenons la voiture de Nathan et roulons doucement vers le poste. Pendant le trajet, le téléphone de Nathan. Il met le haut parleur. C'est le commissaire Rognond qui hurle maintenant dans l'habitacle :

- Allo, De Roussy ?
- Monsieur le commissaire...
- Nous avons retrouvé Maurice Cormier.
- Parfait, gardez-le au frais, j'arrive!
- Vous avez le temps, à l'heure qu'il est, il est à la morgue.

Chapitre 19

Maurice Cormier

Au lieu dit La Ruche, 28 juillet 2008

Pour moi, c'était hier. J'ai toujours pensé mourir un lundi. Pourquoi je ne sais pas, mais en tout cas, ce ne fut pas le cas. Moi aussi, je n'ai pas échappé à l'Ombre. Elle m'a retrouvé comme tous les autres. Je préférerais encore quand elle s'attaquait aux Duvivier. C'est étrange, je m'élève délicatement de la pièce et je ne sens plus rien, ni mon corps, ni mes sens sauf la vue, elle ne cesse de se développer. J'aperçois au loin deux policiers, enfin je crois. Ce ne sont pas les mêmes que ceux qui sont déjà venus me ... « déranger » pour être poli. Sûrement un appel anonyme qui les a prévenus de ma mort.

Je déteste l'idée de savoir que tout ce que je vois, là, c'est pour la dernière fois. L'idée de penser à mon lit douillet me fait pleurer. Je les vois, qui entrent dans le hall. L'un des flics, un jeune lieutenant probablement, marche d'un pas précipité comme si quelque chose l'inquiétait. Il découvre avec stupeur le salon où tout est sens dessus-dessous. Les coussins déchirés en lambeaux, la moquette recouverte de boue et les fenêtres brisées qui laissent passer un vent d'orage. Il continue d'avancer, monte les escaliers pour atteindre le

premier étage, entre par l'entrebâillement de la porte qui mène vers ma chambre. Là, il aperçoit mon corps gisant sur le sol. Dessus était gravée une inscription latine: « Omnes Vulnerant Ultima Necat ».

A présent, je les entends parler distinctement.

- Commissaire Rognond, montez, j'ai trouvé quelque chose.
- C'est quoi ce truc, encore une énigme à la noix !
- Je crois que ça signifie *toutes blessent la dernière tue*.
- Depuis quand vous parlez latin, vous ?
- Depuis le collège, commissaire.

Je ne suis pas rassuré de partir sachant qu'ils ne prendront pas soin de ma maison mais je n'ai pas le choix, je m'en vais et c'est comme ça. Oui, c'est bien ça. Je suis sûr que vous voulez savoir comment et pourquoi je suis mort. Allez, alors en piste, je vous raconte vite fait mon histoire, une histoire horrible, âme sensible veuillez vous abstenir et passer au chapitre suivant.

Le 27 juillet, tout était tranquille comme d'habitude, mon aide à domicile était partie depuis une demi heure. A peine partie, la voilà qui revient. Du moins, je le croyais. Et oui, l'erreur est humaine. Ce n'est quand même pas vous qui allez me contredire !

Moi qui ai vécu soixante-dix-neuf ans. Mais revenons à notre histoire.

Croyant que c'était Yvette. Mais oui, Yvette, c'est mon aide à domicile. Que vous pouvez être bête, quand vous y vous mettez. L'appelant pour qu'elle me monte mon café, à ma grande stupéfaction, une voix d'homme me répond. Qu'est-ce qui lui arrivé à la Yvette, je me dis, elle a bouffé quoi ?

Bref, la voix c'était pas elle. Ben oui, facile à dire maintenant que vous avez compris que c'était cette fichue ombre. J'entends ses pas qui se rapprochent de ma chambre. Pas la peine de crier, y'a que moi dans ce bled paumé. Elle ouvre ma porte. A travers l'entrebaïllement, je distingue bien un homme. Un grand malade, oui. Il est pas seul, si je puis dire, il était avec une sorte d'arme. Une arme qui ressemblent aux poignards que portaient les soldats de Napoléon pendant la campagne de Russie.

Mes mains ont commencé à devenir toutes moites. L'ombre m'a regardé avec un sourire en coin. Genre, alors mon petit Maurice, on va bien s'amuser, non ?

Tu parles qu'on s'est amusé. Trois fois son couteau dans mon coeur, drôle de jeu.

Mais maintenant, je connais son secret. Un secret que je dévoilerais bien mais non, je préfère vous faire patienter. Et puis, demain, les journaux parleront d'un meurtre à la Roche et si vous les lisez, vous pourrez penser à moi le vieillard.

Assassiné dans son lit le 27 juillet 2008 à 15h00.
Parole de Cormier !

Chapitre 20

Emma Wagner.

7 août 2008.

Seul les Cormier ont un rapport avec les Duvivier et Napoléon, à moins que...

C'est ce que je pense. Je le pressens déjà, les Cormier contre les Duvivier est un rapprochement trop simple, jamais un meurtrier ne commet ce genre d'erreur. Il y a forcément quelqu'un d'autre, quelqu'un qui en a après les Duvivier. Qui ?

Sur le Net, je tombe sur un site relatant l'histoire de Napoléon. Les Cormier et les Duvivier y sont mentionnés, d'autres noms y apparaissent aussi. Mais je ne vais pas plus loin dans ma méditation. Je descends l'escalier et pars dans la cuisine me faire chauffer du porridge. J'ai faim comme toujours quand je suis sur le point de faire une découverte importante.

Le téléphone sonne, je monte le plus vite possible les marches de mon duplex, dépose mon bol. Mais j'arrive trop tard ! Le répondeur se déclenche et je n'ai pas le moyen de reprendre la communication. Je déteste rater le téléphone quand je suis là mais bon, c'est

trop tard. Je tape sur les touches de mon répondeur et écoute le message :

« Salut, c'est Nathan... Depuis ce matin, j'essaie de t'appeler. J'aurais voulu savoir comment tu allais depuis hier. Tu étais un peu pâle. J'irai peut-être dans la soirée...Bip »

Je suis encore plus déçue de savoir que c'est Nathan, mais je décide que je n'ai pas le temps de le rappeler, je dois finir mes recherches avant le soir, surtout s'il vient.

Je me baisse pour reprendre mon bol de porridge quand soudain, une idée me vient. Sans réfléchir davantage, je me décide d'aller à la médiathèque, à défaut d'archives municipales. Il faut que je sache !... Je vais y chercher tout ce que je peux trouver sur Napoléon, les Cormier, les Duvivier. Je redescends encore une fois l'escalier avec mon bol de porridge froid que je ne mangerai sans doute jamais.

J'enfile ma veste, car bien qu'étant en août, le temps reste maussade et la pluie menace de tomber à tout moment. Je ne prends pas pour autant ma voiture et me rends à pieds à la bibliothèque. Je me sens seule, et la solitude m'envahit ainsi que la peur. Je me sens seule, face à un meurtrier redoutable qui a décimé toute une famille et qui a peut-être l'intention de s'en prendre à moi, les menaces (c'est ainsi que je ressens tous ces

événements) se précisent. La peur m'engourdit et le soleil ne me réchauffe pas, il est quasi-inexistant. Mais l'air frais et le chant des oiseaux me reposent. Je commence à reprendre confiance et mes idées embrouillées deviennent plus claires.

Sur le chemin, je ne croise personne, à croire que les gens craignent quelque chose. Il faut dire que tous ces meurtres en série ont créé une psychose dans la ville, les gens ne se risquent plus à sortir de chez eux. Ils ne s'en tiennent qu'à des choses essentielles. Plus de promenade, plus personne ne flâne dans les rues, une ville morte et triste se tient devant moi. Une odeur de crainte et de peur flotte dans l'air.

J'arrive enfin à la grande bibliothèque. Celle-ci est récente avec une façade de verre qui donne sur le « manège », lieu qui accueille des artistes dans leurs représentations théâtrales. Son architecture est moderne et plutôt bien pensée ce qui m'encourage à entrer bien que je doute qu'il y ait des livres anciens dans un lieu si moderne. Je me trompe. J'entre dans la bibliothèque et fais un tour des lieux. Heureusement il ne faut aucune carte pour entrer, seulement pour emprunter des livres, mais je n'en ai peut-être pas besoin, avec un peu de chance. Je questionne la dame de l'accueil qui me donne comme renseignement que seuls les livres à l'étage sont sur l'Histoire. Je me rends donc à l'étage. Je déambule dans les allées à la recherche de livres sur Napoléon. Je

n'en trouve pas un seul. Je vais questionner la personne qui s'occupe de ce département. On me répond :

- Pour ce genre de livres vous devez vous rendre à l'étage supérieur par l'escalier sur votre droite, les livres de cette allée sont classés par époque et les livres qui relatent l'histoire générale sont à l'extrémité de l'allée.
- Merci, au revoir !

Je monte au deuxième étage et je me dirige donc vers la dernière allée et cherche la période qui correspond à Napoléon. Je trouve très vite l'époque contemporaine et quelques titres qui peuvent parler de Napoléon. Je continue mes recherches. J'ai beau chercher, rien.... Je parcours encore une fois tous les livres sur lesquels je travaille... toujours rien. Je vais abandonner... Je vois le petit escalier sur le côté qui semble mener à un troisième étage. Je me rends au bureau de la bibliothécaire du deuxième étage:

- Pouvez-vous m'indiquer où conduit cet escalier derrière cette porte vitrée, s'il-vous-plait ? demandè-je poliment à la dame.
- Vous ne pouvez y avoir accès sans une autorisation spéciale mademoiselle, l'avez-vous?
- Non, mais c'est très important comprenez moi c'est une question de vie ou de mort !
- Oui, c'est souvent le cas, déclare la dame sur un ton sarcastique. Je suis désolée pour vous mais je ne

peux pas vous en donner l'accès sans un laissez-passer, m'affirme fermement cette « charmante » dame. Cet étage contient tous les vieux ouvrages précieux et souvent unique qui sont conservés dans cette ville. C'est pour cela que nous ne pouvons en donner l'accès librement, histoire de sécurité, vous comprenez ?

- Oui évidemment, mais comment pourrais-je rencontrer le bibliothécaire, la presse-je frémissant d'enthousiasme à l'idée que je suis peut-être sur une piste.
- Je suis vraiment désolée, mais monsieur le bibliothécaire ne pourra vous rencontrer avant trois semaines, son carnet de rendez-vous est plein.
- Ah! me renfrogne-je. Et bien cela ne fait rien, au revoir!

Je prends congé de la bibliothécaire. Je dois pouvoir monter sans être vue, me dis-je. Je me rapproche de l'escalier et fais mine de m'absorber dans la lecture d'un livre. Je surveille la dame et attends le moment le plus propice. Enfin arrive ce moment opportun. La bibliothécaire est absorbée dans sa conversation sur l'état d'un livre qui vient d'être rendu et il n'y a plus personne dans mon rayon. J'en profite, ouvre la porte et gravis l'escalier à pas de loup en espérant ne pas faire de mauvaises rencontres à l'étage et la chance me sourit.

A l'étage, il n'y a pas âme qui vive. Le silence règne en maître. Je commence à chercher dans les rayons, peu nombreux, ce qui me facilite la tâche. J'ai tôt fait de trouver la rangée de livre sur l'époque Napoléonienne, mais rien... aucun livre ne relate l'histoire de Napoléon. Je perds patience et me mets à consulter tous les livres les uns après les autres je les épiluche page par page vainement. Je ne trouve rien. Je suis démoralisée et me sens trahie par ces livres qui ne veulent pas me livrer le moindre secret. Je m'apprête à redescendre, quand j'entends des voix s'approcher. Je me précipite entre les rayons à la recherche d'une cachette. Je n'en trouve pas. Si ! J'aperçois un minuscule trou noir dans un coin d'une étagère. Je m'y glisse tant bien que mal.

La voix s'intensifie à mesure que les bruits de pas résonnent dans l'escalier. J'ai de la chance. Le velux dans le toit ne donne qu'une faible lueur pâle et laisse dans l'ombre la majorité de la pièce. La voix se tait, mais les pas persistent et s'arrêtent enfin à quelques mètres seulement de moi. Malheureusement pour moi, la dame se penche et reclassé des livres qui viennent sûrement d'être rendus. Je prie pour que celle ci ne me voit pas. Quand cette personne se décide enfin à quitter l'étage, je peux respirer à nouveau normalement, ce que je ne me prive pas de faire. Je vais descendre les marches quand pour la seconde fois quelque chose me retient. Un titre attire mon attention. J'ai l'impression que ce

livre n'était pas là avant le passage de la bibliothécaire sinon je l'aurais remarqué. C'est sûrement un des livres qu'elle vient de rapporter. Je l'ouvre et découvre à l'intérieur des images surprenantes, des plans de la Roche sur Yon en 1808. La ville n'a pas toute à fait la même configuration qu'aujourd'hui mais est reconnaissable. Je feuillette les pages.

Je trouve ce que je cherche : un nom. Un nom qui me fait mal. Le nom de Nathan. De Roussy. Est-ce un hasard ? A l'intérieur, quelqu'un a placé un vieil article de journal qui a été imprimé avec le livre, le 10 août 1815. Celui-ci raconte l'histoire de la ville « Napoléon » mais aussi cela :

Les De Roussy contre Napoléon

Les De Roussy sont décidément engagés dans leur lutte pour la destruction de tout objet ayant rapport avec Napoléon et sa ville, par ailleurs opposés de tout temps contre lui ! Ceux-ci ont déjà fait disparaître quelques objets le représentant ! Des conservateurs protestent contre M. De Roussy.

Certains parlent même de le faire démissionner de son poste de préfet de la Roche sur Yon. Des manœuvres contestées par d'autres soutenant fermement la famille De Roussy. Une guerre souvent ignorée par la population rurale dont on aura l'occasion de reparler.

Je commence à comprendre le lien qui s'établit

entre Napoléon et les De Roussy. Je feuillette le livre que je tiens à la main et vois en tomber sur le sol une autre coupure de journal celle-ci s'intitule : L'Histoire des De Roussy.

Cette coupure de presse narre la vie des De Roussy et particulièrement la période où ceux-ci s'évertuaient à la destruction des objets napoléoniens. Je n'en apprend guère plus que ce que viens de lire sur le morceau de journal précédent. Je continue à feuilleter le vieux livre à la recherche d'autres informations précieuses que je peux recueillir. Tout en cherchant je commence à me demander quel rapport il y a entre La famille De Roussy de 1815 et... Nathan.

J'hésite, cela ne veut rien dire, Nathan n'aurait jamais eu le cran de tirer ou de tuer qui que ce soit. D'ailleurs je n'ai aucune preuve de sa culpabilité. Pourtant cela paraît évident que les de Roussy ont un lien avec cette affaire, cela est attesté par les coupures de journaux que je viens de découvrir.

Je réfléchis. Qui peut bien être la personne qui a emprunté ce livre avant que je ne le trouve ? Et les coupures de journaux ont-elles été mises là pour me faire par de la vérité. Je dois savoir, maintenant que je suis plongée dans cette histoire, je ne peux pas renoncer. Je décide de demander à la documentaliste qui a ramené ce livre au risque de me faire découvrir.

J'écoute le silence qui règne dans ce lieu. J'aime écouter chez moi, ce silence, lourd la nuit et bruyant le jour, insupportable pour certains et tellement agréable pour d'autres comme moi. Je me rends sur le palier, aucun bruit ne filtre de l'étage en dessous. Je descends prudemment l'escalier et arrive en bas sans encombre. La bibliothécaire n'est pas là. Ni à son bureau d'ailleurs. Personne n'est là, je commence à paniquer, je regarde ma montre:18h30.

Je comprends enfin, la bibliothèque est fermée. Je suis enfermée. Mon sang ne fait qu'un tour, je manque de tomber, inconsciente, mais me retint de peu. Je descends jusqu'au rez-de-chaussée. De là, j'aperçois le faisceau d'une lampe torche qui se dirige vers moi, je me cache entre les rayons de livres. Je retiens ma respiration assez longtemps pour que le gardien ne me remarque pas. Je me précipite vers l'ordinateur du bureau des documentalistes et recherche qui a emprunté le livre sur Napoléon. Je découvre le nom d'un homme : Morrand Jean-Pierre. Et son adresse, 32 boulevard Rivoli. Je décide de m'y rendre. Mais je dois d'abord réussir à sortir. Je vois une fenêtre qui n'est pas obstruée par une grille de fer. Je ne peux pas me résoudre à la briser au quel cas on croirait à un vol. Heureusement la fenêtre s'ouvre par une poignée qui n'a pas été enlevée. Je l'ouvre prudemment, malheureusement une alarme se déclenche. Je me précipite par la fenêtre je n'ai pas envie de me faire prendre surtout maintenant que j'ai une

piste qui me semble fiable. Une fois dehors, je cours à en perdre haleine. J'arrive à la place Napoléon, essoufflée mais heureuse, ce n'est pas encore ce soir que le commissaire Rognond pourra m'inculper de je ne sais trop quoi.

Je monte dans le bus en direction du boulevard Rivoli. Je veux me rendre auprès de celui qui a emprunté ce livre avant moi et qui a dû déposer les coupures de journaux à l'intérieur. J'aurais dû l'emprunter, mais dans l'empressement, je n'y ai pas songé. Tant pis, je ferais sans ! Je suis arrivée, je dois me dépêcher mon prochain bus ne passe qu'une demi-heure plus tard. Il n'est pas question pour moi de le rater. Je ne veux pas avoir à rentrer à pieds.

Je déambule sur le boulevard jusqu'au numéro 32. Devant la porte, j'hésite. Je me demande si mon idée est vraiment la bonne, et si ce n'est pas justement un piège. Je frappe à la porte, ma décision est prise, je veux des explications quoi qu'il m'en coûte. Une vieille dame m'ouvre, elle a des yeux aussi vifs que ceux d'un chat. Des yeux de lynx, bien que son visage parait avoir cinquante décennies et son corps cent ans d'âge. Elle est néanmoins très imposante, mais pourtant si frêle dans son corps sans arme. Prise d'un courage soudain, je demande à la vieille dame où je peux trouver M Jean-Pierre Morrand. Celle-ci me fait comprendre qu'elle est sourde et muette en faisant ce que je crois être le

langage des sourds-muets. Alors je plonge la main dans mon sac et en sors une feuille et un crayon. J'écris alors ma demande mais n'ai pas le temps de la lui montrer. Quelqu'un arrive.

Une forme incertaine, voûtée, penchée sur une canne, mais pourtant digne. Un homme ouvre entièrement la porte. Il peut avoir de soixante dix à quatre vingt dix ans et porte un costume de velours, des chaussures à talon comme les chefs-d'orchestre, il règne derrière cet individu, dans la pièce, un calme étrange, envoûtant à faire peur. Je ne peux prononcer mot avant que le vieil homme digne de respect m'invite par un geste à entrer. Une douce musique d'ambiance installe un silence que personne n'ose déranger pas même le chat endormi sur le canapé dans la pièce voisine. De l'entrée, on peut observer presque toute la maison, dans chaque pièce, une porte ouverte donne la vue sur une autre, et il semble que cela soit vrai à l'infini. Un escalier mut par un charme froid, et partout des glaces, des miroirs, qui renvoient chacun une image plus froide que la précédente. C'est à faire froid dans le dos. Je me demande comment cet homme peut vivre dans un tel appartement, enfermé dans son image, reflétée à l'infini. Il me sonde de la tête aux pieds comme pour voir s'il a affaire à la bonne personne.

Puis satisfait, me précédant, il me convie à s'installer dans un fauteuil de cuir. Il commence à me

faire la conversation, j'ai l'impression qu'il se parle à lui-même, faisant comme si je ne suis pas là, comme si je n'existe pas. Il parle de tout, de la pluie et du beau temps, de sa vie, comme si j'en fais partie, il me parle de manière presque intime. Tendrement, maniant les mots avec finesse et volonté. Puis soudain, comme il a commencé, il se tait. Et le silence reprend son droit. Je ne sais plus quoi faire, le vieil homme ne semble pas attendre de moi la moindre chose, quelle qu'elle soit. Alors je prends mon mal en patience et écoute le silence brisé par la douce musique qui émane du salon. Une musique drôle et envoûtante. Presque inaudible pour qui ne sait pas écouter. Pris d'un élan de tendresse J'attrape le chat alors qu'il se frotte à mes jambes et l'allonge sur moi. Je faillis m'endormir, mais me ressaisis. Il ne faut pas que je m'attarde, je dois rentrer le plus tôt possible et doit découvrir pourquoi je suis là ! Je me décide à rompre le silence, je le questionne :

- Pourquoi suis-je là ? Que savez-vous ?

- ...

- Vous m'entendez ?... Que me voulez-vous ?

Le vieil homme n'entend pas, il semble plongé dans une longue méditation, dont rien ne peut le sortir. Je veux patienter. Mais je n'en peux plus d'attendre dans cette maison lugubre qui me donne un air maussade. Je me lève et me dirige vers la porte d'un pas décidé. Je ne peux m'avancer qu'à deux mètres de la porte, le vieil homme revient à lui en moins d'une seconde et me

rappelle. Il semble avoir pris le temps de réfléchir à ce qu'il va dire :

- Emma, que faites-vous ici ? questionne subitement Morrand.
- Mais,...
- Il n'y a pas de mais, si vous êtes là, c'est parce que vous l'avez voulu, et vous ne me contredirez pas. Me dit-il d'une voix sans retour et sans pitié. Alors que faites-vous là ?
- Il me semble que je dois trouver des réponses chez vous mais vous ne paraissez pas prêt à me les donner, je me trompe ?
- Non, et puisque maintenant vous paraissez comprendre, expliquez moi en détail votre histoire et en quoi je puis vous être utile ?

Docile, je me mets alors à lui exposer dans les moindres détails ce que j'ai fait ces derniers mois, et ces derniers jours y compris l'incident de la bibliothèque. Une fois mon récit terminé, je n'ai omis qu'une seule chose : mon doute sur Nathan et donc la véritable raison de ma présence chez lui. Mais le vieil homme semble s'en être aperçu, bien qu'il affirme ne pas connaître la raison de ma venue inopportune. Il me laisse conter mon histoire insolite et omet toutes réflexions.

Néanmoins, il se permet de me questionner alors

sur la raison qui m'amène chez lui. Puisque dans ce que j'ai raconté, il n'y a rien de suffisamment important pour qu'une personne étrangère veuille prendre contact avec celle-ci, je nage dans une impasse, un déchirement entre la vérité et le mensonge, je ne sais plus que penser. J'opte pour la vérité, quoi qu'il lui m'en coûte à moi et à Nathan. De toute manière, n'étant pas douée pour les mensonges, je ne suis jamais crédible. Je débite alors un si grand nombre de paroles et à une si grande vitesse qu'elles en deviennent incompréhensibles. Mais M. Morrand a capté les mots qu'il semble attendre, ne me fait pas répéter. Il commence alors à son tour un monologue dont le seul but est de me faire prendre conscience de la réalité des choses et de ce que j'ai mis de côté inconsciemment.

- Ne m'interrompez pas surtout. Eh bien commençons... Nathan est l'un de vos amis, n'est-ce pas ? Et il vous semblerait qu'il est un lien direct avec cette histoire de meurtres ?

Je m'apprête à protester, mais le vieil homme me fait signe de me taire. Il continue :

- Son nom est De Roussy, comme le préfet qui voulut détruire toutes les marques de Napoléon à La Roche-sur-Yon !

J'approuve d'un léger signe de tête.

- Ce que j'ai pris le temps de faire contrairement à vous, c'est de vérifier l'éventuel lien de parenté entre les deux. Et il est fort probable qu'il soit de même famille.

Je ne peux m'empêcher de l'interrompre :

- Comment pouvez-vous en être sûr ?
- Si vous me laissez finir vous le saurez peut-être. Je disais donc qu'ils étaient de même famille, probablement. Il reste toujours un doute mais mes sources sont fiables. Si vous résolvez cette affaire je vous en ferais part. Et si vous réfléchissez bien, il n'a pas d'alibi. A part bien sûr le fait d'être policier, ce qui ne veut absolument rien dire !
- Mais il était avec moi quand tous les cadavres ont été découverts.
- Certainement, mais avant, il avait le temps d'agir. N'est-ce pas ? Il pouvait également avoir un complice. Nous ne pouvons, vous et moi, n'exclure aucune piste. Vous pensez qu'il vous aime, qu'il tient à vous ? Et si cela n'était que de la comédie ? Un masque parfait pour que vous l'éloigniez de tous soupçons, vous ne croyez pas ?
- Comment pouvez-vous croire me faire avaler une idiotie pareille. Je suis désolée, mais je ne pense pas que vous puissiez m'aider finalement. Au revoir.

Je me lève, Morrand me retient un instant par la

manche.

- Très bien ! Vous ne voulez pas comprendre et bien tant pis pour vous. Mais prenez garde, vous êtes en danger. Vous serez prévenue.
- Au revoir !

Je ne relève pas la dernière phrase du vieil homme. Je ne veux pas le faire. Me voilà dehors, seule avec toutes ces curieuses pensées.

De peur de me tromper de jugement, je prends un bus, le dernier ce soir là, et je rentre chez moi complètement désorientée. Mes idées sont plus embrouillées que jamais. Tout ce que je veux, c'est prendre un bon bain chaud, une tisane à la camomille et dormir dans mon lit, sans être dérangée par le moindre rêve. Je marche de l'arrêt de bus jusqu'à chez moi. Le temps que je cherche mes clés, une main sort de l'ombre et se pose sur mon épaule. Je me raidis.

- Bonsoir, Emma, me dit Nathan sur un ton de reproche.
- Bonsoir, Nathan, que fais-tu là ? le questionnai-je gentiment, sans prendre garde à son ton de reproche.
- Je t'attends depuis trop longtemps, j'ai failli partir seulement une minute avant que tu n'arrives.
- Ça aurait été dommage. Ta journée s'est bien

passée ?

- Oui, et toi ? Tu étais très occupée ? Raconte-moi !
- Oh ! Oui, très occupée.

Malgré ma peur, je me force à paraître comme d'habitude.

- Qu'as-tu fais de ta journée ? insiste Nathan

Il semble attendre une réponse précise, mais pourquoi donc s'intéresse-t-il à ce que j'ai fait aujourd'hui ? Ce sont des réponses que je n'ai pas, je ne veux pas les avoir, et pourtant je ne les connais que trop bien.

- Pas grand-chose, j'ai travaillé sur l'enquête, avouè-je

Je ne peux plus le cacher, je n'aurais de toute façon pas réussie.

- Ce n'est pas toi, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas les avoir tués !
- Mais de quoi parles-tu ?
- De tous ces meurtres ! dis-je en éclatant en sanglots.
- Bien sûr que non, qui t'as mis cela dans la tête ? Je ne fais qu'enquêter sur ces meurtres.
- Oui, dis-je en me calmant.

Je me laisse pleurer dans ses bras.

- Il faut peut-être que je te laisse te reposer. On se verra demain ?
- Oui, bien sûr !
- D'ici demain, Emma, n'en parle à personne, c'est compris ?

J'acquiesce.

Déjà sur le pas de la porte, Nathan me souhaite une bonne nuit. Ai-je bien fait de lui révéler mes soupçons à son égard ? Nathan doit être le tueur. Cela me fait mal, rien que de penser qu'il m'a trompée. Je dois prévenir la police, et l'empêcher de recommencer. J'enfile de nouveau mon manteau et sors de chez moi à pieds. Le commissariat n'est qu'à deux pas.

Je n'ai pas fait deux mètres que je sens sur ma nuque une douleur vive. Puis plus rien. Je m'évanouis.

Chapitre 21

Emma Wagner

8 août 2008, 20 heures

A mon réveil, je me retrouve attachée dans une sorte de pièce souterraine. J'aperçois un boîtier noir sur une petite tablette en fer toute rouillée. Une bougie tente tant bien que mal d'éclairer tout ce noir qui m'entoure. Je sens quelque chose, quelque chose respirer. Je ne suis pas seule. Je le sens, je le vois. Mes yeux s'habituent à l'obscurité. Assez pour entrevoir une silhouette, une ombre.

- Qui est là ?

Mon souffle résonne dans la pièce, aussitôt suivi d'un rire sardonique qui me fait frissonner.

- Qui ? Moi.

Un visage s'avance vers moi. Un visage qui ne m'est pas inconnu : Nathan de Roussy, lui-même. La voix est différente mais mes yeux ne peuvent pas me tromper. C'est lui. L'homme que j'aime. L'homme qui va me tuer.

- J'ai une surprise pour toi, ma petite Emma.

Pourtant ce visage a aussi changé, il n'est pas comme d'habitude, pas aussi charmeur qu'à l'accoutumée. Comme lors de cette première fois qui m'avait tant envoûtée.

Celui-ci m'offre "gentiment" une claque, puis deux et trois jusqu'à ce que je réalise que je ne rêve pas. Voilà, maintenant ses lèvres bougent mais je n'entends pas bien car ses "gentilles" clagues m'ont quelque peu rendue sourde. J'entends des grésillements, des sifflements puis des paroles qui correspondent aux mouvements des lèvres de Nathan.

- ... et bientôt tu vas mourir!
- Hein ? Qu'est-ce-que tu dis ?
- Je disais que tu as découvert beaucoup trop de choses. Maintenant, je me vois dans l'obligation d'en finir avec toi !
- Oui, oui, c'est très drôle, détache-moi ! J'ai de l'humour mais je trouve que ta blague est de très mauvais goût !
- Ce n'est pas une blague ! Tu vas mourir dispersée aux quatre coins de la ville avec la statue de ce Na... Na... enfin bref, de cet horrible tyran que ma famille hait depuis toujours. Car on se trouve juste en dessous de la place Na... Na.... Ah, je n'arrive pas à prononcer ce mot tellement il est répugnant. En

dessous de la place de cet homme grotesque qui nous nargue tous. Cela fait des années que ma famille se bat pour faire disparaître toute trace de son passage ! Comme par exemple, en 1815, un de mes ancêtres a tenté de briser un buste de Napoléon. Mais il n'a pas réussi car il n'avait pas la volonté de réussir dans sa tâche. Mais moi, j'irai plus loin et j'y arriverai ! Désormais, l'heure est venue ! A nous deux Na.. Na...

Je dois à tout prix gagner du temps pour réussir à me détacher. J'aurais voulu ne jamais être née pour ne pas vivre ce moment.

- Moi, j'y arrive si tu veux, dis-je en pleurant de colère et de misère. Napoléon, Napoléon, Nap... !

Un coup de poing me saisit net et me coupe la parole. Un dernier effort pourtant.

- Non! Nathan, ça ne peut pas être toi ! Notre enquête menée ensemble, notre dîner!
- Garde-moi une place en enfer, dit-il, tout en préparant le boîtier qui m'était complètement sorti de la tête, je te laisse réfléchir. Pas trop longtemps quand même.

Il ne faut pas être très malin pour deviner que c'est une bombe. Il me laisse donc méditer durant mes

dernières heures.

J'essaie de me détacher. En vain. Il ne faut pas se faire d'illusions, cette fois c'est la fin.

Chapitre 22

Emma Wagner.

8 août 2008, 23 heures.

La seule chose qui me ronge est la solitude mais je sais qu'il faut que je me détourne de cela. La chose qui a le plus d'importance pour moi en ce moment : me libérer. Je n'arrive pas à accepter que Nathan m'ait trahie alors que deux mois plus tôt nous étions tous les deux à flirter dans un restaurant.

Ce qui me préoccupe encore plus grandement c'est le cadran électronique noir avec des chiffres rouges qui brillent dans la pénombre. Mais ces chiffres sont loin d'être rassurants. Ce lieu est aussi lugubre qu'un cimetière durant une nuit d'hiver malgré la bougie ou à cause d'elle, d'ailleurs.

Ma fin est proche, c'est un compte à rebours qui prendra fin à minuit. Ces chiffres changent toujours, imperturbables. Au moment où les chiffres indiquent 00:60, ceci veut dire qu'il ne me reste plus qu'une heure, une heure fatidique.

Je n'arriverai jamais à quitter cette sorte de pièce qui ressemble à une crypte. Peut-être la véritable tombe de Napoléon. Ou celle de quelqu'un d'autre ? Je ne le saurai probablement jamais.

Trouver une paroi tranchante pour couper mes liens, mais l'obscurité ne me laisse voir que la crasse et la pourriture déposées sur les parois lisses de cette crypte. Ce lieu me donne la nausée. Après un grand nombre d'essais, je réussis enfin à déplacer la chaise d'une dizaine de centimètres. Encore et encore et voilà, ma chaise a bougé d'au moins vingt centimètres. Continuer même si cela doit m'épuiser. C'est ma seule chance de survie. Au dernier essai, ma chaise bascule et dans ma chute, je tombe et m'évanouis. Mon unique moment de défaillance et sûrement mon dernier.

Je me réveille légèrement blessée à la joue, d'après le sang sur mes vêtements. Un mal de crâne horrible aussi pour ne rien arranger. Les chiffres rouges ont changé et indiquent maintenant 00:15. Plus que quinze minutes à vivre. Encore bouger, essayer, jusqu'à la fin. Mes liens sont dénoués par je ne sais quel

miracle. Peut-être dans ma chute. La chance commence à me sourire. Je me dirige vers la porte, chancelante, laquelle est bien sûr fermée et sûrement à double tour. Malgré ma motivation, cela ne la fait pas broncher d'un pouce.

Où trouver quelque chose qui m'aiderait à enfoncer cette porte ? Au fond de cette pièce peut-être, il peut y avoir une quantité de choses peu agréables, des araignées, des squelettes et toutes sortes de choses que je préfère ne pas voir

Comment Nathan a-t-il pu avoir la clé de cet endroit ? Et comment a-t-il pu savoir que ce lieu existait ? Peut-être a-t-il servi à sa famille ? Il y a de cela quelques générations, cette clé et le plan de la crypte avait pu se transmettre par des testaments et étaient tous deux arrivés jusqu'à Nathan.

Crier pour que des personnes remarquent ma présence et viennent me délivrer. Inutile, la musique que j'entends couvrirait mes cris. Probablement les festivités du bicentenaire de la venue de Napoléon qui bat son plein

Eux aussi, là-haut, ils vont mourir. La bombe va tous les disperser. Les chiffres du

compte à rebours défilent toujours. 00:05.
Encore cinq minutes à vivre. Je ne peux détacher
mon regard de ce cadran qui symbolisent ce qui
me reste à vivre. Je pleure. De rage, de fatigue, de
désespoir.

00:01. Encore une minute. Pitié, je ne veux
pas mourir ici.

00:00. Boum.

Chapitre 23

8 août 2008. Minuit.

Minuit venait de sonner, l'explosion s'était déclenchée. Une explosion gigantesque qui illuminait toute la ville. La foule vibrait de joie. Dans le ciel sombre de la ville, des millions d'éclats colorés illuminaient tout la Roche Sur Yon. Juste un banal feu d'artifice. Ce bruit assourdissant provenait simplement de la fête du bicentenaire. Emma venait de se faire avoir en beauté. Ni bombe, ni dynamites. Nathan avait joué avec ses nerfs, juste pour l'humilier.

Le bonheur se reflétait dans les yeux de chaque personne. Tous les habitants étaient là-haut, sur la place, déguisés en Napoléon et Joséphine. Mais pour Emma ce n'était pas tellement ça, prisonnière quelques mètres sous terre.

La fin du compte à rebours avait permis l'ouverture de la porte d'accès. Tout en avançant, dans le couloir très sombre, la peur au ventre, elle vit soudain une ombre se dresser devant elle. Un homme ? Une femme ? La personne qui l'avait capturée ? Et non, une simple illusion. Le souffle presque coupé elle recula d'un pas léger ... Trois minutes plus tard toujours rien, était-

ce seulement une hallucination produite par la peur et l'angoisse ? Le chemin s'allongeait de plus en plus et la fatigue commençait à l'envahir quand soudain la lueur de la fête traversa un endroit du couloir dans lequel elle se trouvait. Aucun bruit mais de la lumière, l'espoir lui revint. Elle pensait enfin que quelque chose pouvait la sortir de là, s'avançant à grand pas, de plus en plus vite, elle aperçut enfin une sortie par laquelle elle savait qu'elle pouvait s'enfuir. Elle finit par l'atteindre.

En sortant de cet endroit si sombre et humide, elle se trouva soudain dans la galerie l'Empire, à quelques mètres de la Place Napoléon où la population fêtait toujours l'évènement : la venue de l'Empereur. Un bruit l'obligea à se retourner. Des pétards lancés par des enfants qui s'enfuyaient en riant.

Tout d'un coup, elle fut emportée par des milliers de personnes dansant et tournant autour d'elle. Déconcertée, elle fut soudain emportée dans les bras d'un inconnu qui n'avait pas non plus prévu de se retrouver à danser avec elle. Tout le monde dansait avec tout le monde ne sachant même pas qui se cachait derrière le masque de son compagnon ou de sa compagne. Emma quitta son cavalier pour se retrouver avec un autre, puis encore et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle puisse se libérer.

Alors que tout le monde était déguisé, elle

aperçut soudain un groupe de policiers affairé à surveiller le déroulement de la fête. S'approchant d'eux, elle crut reconnaître la voix de Nathan, son kidnappeur, qui l'appelait.

Effrayée, elle s'enfuit.

Chapitre 24

Emma Wagner

9 août 2008. Une heure du matin.

Je continue à courir, sachant pertinemment qu'il va me rattraper tôt ou tard, une douleur au niveau des côtes me force à ralentir. Soudain, une main ferme m'oblige à m'arrêter. La peur m'envahit, et je laisse échapper un cri lorsque je me retrouve face à lui, je tente de lui échapper, mais il me retient fermement, je n'ai pas d'autre choix que de rester immobile, en m'efforçant de ne pas le regarder, c'est lui qui parle en premier : Nathan de Roussy.

- Mais que se passe-t-il ? Qu'ai-je fait ? Où cours-tu comme ça ? Explique-moi !

Je lui jette un regard noir et m'apprête à protester, indignée par sa question, mais je suis trop effrayée pour dire quoi que ce soit, il continue :

- Pourquoi me regardes-tu comme cela ? Il s'est passé quelque chose ? Où étais-tu ? Je t'ai appelée toute la nuit, j'étais inquiet.

Je suis étonnée par la sincérité de ses mots, je ne comprends pas, j'essaie de me dérober, en évitant de croiser son regard. Mais il me tient toujours fermement, je me force à lui parler, ne sachant que faire d'autre .

- Mais que... Comment oses-tu dire une chose pareille après ce que tu as fait ?
- Mais qu'ai-je fait ? Je t'en supplie, explique-moi !

C'en est trop ! Je suis furieuse à présent. Comment peut-il paraître aussi convaincant ? Son regard n'a plus la même dureté. Je me force à articuler :

- Oh ! Ne fais pas l'innocent, ça serait trop simple, je te voyais c'était toi, tu m'as enlevé, tu as voulu me faire du mal ...

Je m'arrête. Au train où vont les choses, cela devient vraiment ridicule. J'en suis à lui expliquer, à lui, sous ses yeux ahuris, ce qu'il m'a fait.

- Je ... je ne comprends pas Emma ... On t'a fait quoi ? Non, ne me regarde pas comme ça, je t'en prie ! N'aie pas peur. Fais-moi confiance.

Il paraît toujours aussi abasourdi, regardant au loin, l'air pensif, puis, soudain, il relâche sa prise. Son regard devient noir, ses traits se durcissent comme s'il avait compris quelque chose d'évident. Pour lui, du

moins. Je devrais peut-être en profiter pour m'enfuir à toutes jambes, mais un sentiment de confiance m'envahit soudainement. Je reste. Sans doute parce que toute cette histoire m'a rendue folle. Ou bien parce que je suis soudain envahie d'un immense désir de savoir la vérité, de comprendre une chose qui me paraît encore incompréhensible.

Nathan n'a pu faire une chose pareille. Pas lui. Et pourtant, il était là, c'était lui.

- Mais, mais et si ce n'est pas toi, comment... et pourquoi... j'ai du mal à te croire, comment veux-tu que je comprenne?
- Laisse moi t'expliquer, réplique Nathan, j'ai compris maintenant, tout compris. Je devine tout et tu as toutes les raisons du monde de te méfier de moi. Mais je t'assure que ce type qui t'as fait du mal, ce n'était pas moi.
- Mais... je t'ai vu ...
- Non, laisse moi finir! Je crois bien... Je suis sûr même que l'homme auquel tu as eu affaire est mon frère, mon frère jumeau. Il se prénomme Lucas. Je ne l'ai pas revu depuis des années. C'est la seule explication.

Alors là, je suis vraiment perdue, tout cela est tellement insensé. Je n'aurais pas dû le croire. Mais d'un autre côté, tout s'explique, l'idée que Nathan ait pu faire

ça me paraît vraiment absurde à présent, mais un parfait inconnu... dont je n'ai même pas soupçonné l'existence qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau... je lève les yeux, Nathan regarde ailleurs. Il est déjà replongé dans ses pensées.

- Tout s'explique, murmure celui-ci.

Car tout s'explique, oui tout, toutes ces choses d'une étrangeté inhabituelle, ces inscriptions mystérieuses sur le sol, tous ces gens retrouvés morts, la gorge emplies d'abeilles...

Il lève les yeux vers moi, l'air plus sûr de lui.

- Écoute, je vais tout t'expliquer, mais pas ici, je pense que nous serons mieux chez moi.

Mon cœur s'emballé tout à coup, sans que je ne sache trop pourquoi. Je ne devrais plus être effrayée et pourtant, je suis terrifiée. Je me force à rester calme. Lui n'a pas bougé, il attend ma réponse. Et si je me trompais réellement ? Si c'était vraiment lui, Nathan de Roussy qui m'avait enlevée puis séquestrée ? Non, c'est impossible. Je me dois de lui faire confiance. Je lève les yeux vers lui, à mon tour, puis murmure d'une voix à peine audible et non sans peine :

- D'accord, allons-y.

Chapitre 25

Emma Wagner

9 août 2008, 1 heure 15 du matin.

Je suis dans l'appartement de Nathan. Il me parle. Dans ma tête, ça bouillonne. Mais la tranquillité de cet endroit me fait du bien. J'entends ses paroles sans les écouter réellement. Il me faut une bonne quinzaine de minutes pour reprendre mes esprits. Nathan me laisse quelques instants (il n'a pas l'air de mesurer ma détresse) pour aller lancer dans son bureau un avis de recherche afin de retrouver son frère .

Tranquille à présent, dans son salon, spacieux, moderne. J'en viens même à me demander si quelqu'un habite ici. Cela me fait penser aux pièces que l'on voit dans les salons d'exposition. Les autres pièces de la maison sont à l'image de la première, même à la limite de la maniaquerie. Un long couloir, une porte, derrière une salle de bains à la romaine. Je continue le tour du propriétaire. Une autre porte, celle de sa chambre. Des feuilles sur tous les murs, un meuble rendu quasiment invisible tellement il croule sous des documents. C'est bien les hommes, ça. Je suis aussi marquée par le nombre important de photographies aux murs et sur les meubles, preuve qu'il est très attaché à sa famille. Des

photos de ses parents, d'exploits sportifs, d'une jeune femme (peut-être une ancienne petite amie). Je me fixe sur une photo de ses parents. Elle est vieille, même pas en couleur. Une photo imprimée en sépia. Les deux amoureux (enfin c'est ce que j'imagine) se tiennent côte à côte. La mère en robe du dimanche, impeccable, telle une poupée de porcelaine encore dans son emballage, une broche en argent accrochée au col. Son mari est en costume trois pièces, cravate et veste en velours.

Mais un détail m'intrigue. Aucune trace d'un quelconque frère sur n'importe quelle photo que ce soit. C'est étrange, je trouve, je ne comprends pas l'intérêt qu'il aurait eu à me mentir. Mais oui c'est évident ! Tu es idiote Emma! Nathan n'a pas de frère, n'a jamais eu de frère, et il t'a menti pour se couvrir parce que c'est lui qui t'a emprisonnée.

À ce moment-là, la même panique que j'avais ressentie au retour de la poursuite m'envahit. Je suis chamboulée, je repense à toutes les choses que j'ai partagées avec lui. J'ai été en quelque sorte victime du syndrome de Stockholm sans même connaître mon agresseur. C'est difficile de décrire le sentiment de trahison que je ressens. Celui que je pensais être une personne de confiance n'est autre qu'un fou-furieux. Je suis tombée dans un piège, les mailles d'un filet se resserrent sur moi à mesure que le temps passe. Si je reste là, c'est très certainement la mort qui m'attend, je

le sais. Comment vais-je réussir à me sortir de ce guêpier?

L'ombre m'a emmenée chez elle, et me voilà à sa merci.

Chapitre 26

Emma Wagner.

9 août 2008, 1 heure 20 du matin

Me voilà seule, abandonnée, livrée à moi-même dans la pénombre de ce milieu devenu pour moi en quelques instants si hostile. Je m'avance près de la porte, avec la ferme intention de m'enfuir, tente de l'ouvrir avec force et conviction mais celle-ci malheureusement ne s'ouvre pas. Prise d'angoisse, j'ai envie de crier, mais je n'en ai ni le courage ni la force. Alors, lentement, je m'approche du canapé, m'assoit et la tête dans les mains, je sens mes larmes monter, des larmes lourdes et douloureuses portant le fardeau de ma fatigue et de ma déception. Je repense à cet homme envers lequel naissait un sentiment si fort, beaucoup plus fort que de l'amitié.

De longues secondes s'écoulaient sans que je ne m'en soucie. Pour moi, le temps s'est tout simplement figé. Soudain, j'entends des pas. Nathan revient de son bureau dans lequel il n'a bien sûr lancé aucun avis de recherche.

Paniquée, je cherche une arme pour me défendre, mes yeux parcourent rapidement

l'appartement et s'arrêtent sur une batte de base-ball. Oui, celle-ci fera l'affaire.

Je m'en saisis et me cache derrière la porte du salon. Mon coeur se crispe. Il entre. Au même instant, j'abats du plus fort que je peux l'arme sur sa tête. J'ai à peine retrouvé mes esprits que Nathan est là, par terre, inconscient avec sur sa tempe du sang coulant en abondance. Effrayée, je me saisis de ses clés dans la poche de sa veste. Mes mains tremblent. J'enjambe le corps et sort précipitamment, descendant en trombe les marches qui me mènent vers la sortie.

J'ai totalement perdu le contrôle de moi-même, mes pensées se mélangent et se brouillent dans ma tête, pendant que je descends l'escalier.

Enfin, arrivée sur le palier, je lève la tête et découvre Nathan, face à moi. Impossible, il gît là-haut, la tempe en sang. Me voilà folle. Ou pire, il avait raison, c'est son frère en face de moi : Lucas de Roussy, l'Ombre en personne.

– Rebonsoir, Mademoiselle Wagner, mon petit jeu vous a plu dans la crypte, oppressant, non ?

Chapitre 27

Emma Wagner

9 août 2008. 1 heure 25 du matin.

Une seule solution : fuir. Je remonte précipitamment l'escalier avec le tueur sur mes talons. A chaque palier, j'essaie d'ouvrir des portes, d'appeler au secours. En vain. Tout le monde est bien trop occupé à faire la fête.

Sans réfléchir je grimpe comme une folle tout en haut de ces escaliers. Derrière moi, je peux entendre son souffle, court, nerveux. Mes chevilles tremblent. La fatigue m'envahit au fur et à mesure que les marches défilent.

- Jusqu'où allez-vous monter Mademoiselle Wagner ?
Au ciel ? hurle-t-il.

Voilà le dernier étage. Et maintenant ? Quelle idiote, je suis prise au piège.

L'Ombre s'avance lentement désormais, sûre de sa victoire. J'aperçois même une lame dans l'obscurité, ou bien ce sont mes sens qui me jouent des tours ?

Il est à quelques mètres, à quelques marches de moi.

Puis, l'espoir, un mot que je n'osais même plus prononcer. Là, derrière Lucas, Nathan monte péniblement l'escalier, la tempe encore en sang. Et moi, qui ai cru à ces maudites photos ! Je me force pour ne pas regarder Nathan. Il ne faut pas que son frère s'en aperçoive. Je ne dois pas trahir sa présence.

Seulement, contre toute attente, Lucas se retourne vers son frère. Un instant parfaitement immobile, puis ils se sourient.

- Bonsoir Lucas !
- Bonsoir Nathan, tu as l'air blessé ?

Oh, pitié ! Me voilà aux prises avec non plus un, mais avec deux tueurs. Deux ombres prêtes à tout et moi au milieu.

Chapitre 28

9 août 2008. 1 heure 27 du matin.

Emma, déstabilisée par cette brusque révélation du lien fraternel qui les unissait, comprit alors leur connivence. Leur union ne pouvait que sauter aux yeux. Tout s'expliquait. Deux frères pour un carnage organisé de longue date. L'un qui l'emprisonnait pendant que l'autre la rassurait. Le feu et l'eau unis pour le pire. Sans compter sur le double jeu de Nathan. Il avait dû bien se moquer de l'amour de la jeune fille. Elle ne l'appellerait plus que l'inspecteur De Roussy. Il ne méritait que cela. Du moins le temps qui lui restait à vivre. Pas forcément beaucoup étant donné la situation.

Nathan brisa enfin le silence.

- Hey Emma, pourquoi m'as-tu frappé ? Pourquoi cette fuite ?

Devant le silence paniqué d'Emma Wagner, bouleversée par la complexité de la situation, le second De Roussy prit la parole :

- Nathan, reste en dehors de ça. Elle est à moi.
- Je ne comprends pas ce que veux tu dire ? Tu crois que je ne sais pas ce que tu fais ici, en Vendée. C'est une première depuis la mort de Papa, non ?

- Pense ce que tu veux ! Pendant que tu passais la plupart de ton temps à faire tes petites enquêtes et à fricoter avec cette pauv' fille.
- Ne parle pas d'elle comme ça ! le coupa Nathan.

Emma fut prise d'un doute. Etaient-ils vraiment complices ? Restait-il un espoir ?

- Vous n'êtes pas de mèche ? esquissa-t-elle faiblement comme pour elle-même.
- Nous, ensemble ? Bien sûr que non, pourquoi ? dit Nathan.
- C'était quoi ce sourire alors ? protesta la jeune étudiante.
- Tu ne dis jamais bonjour à ton frère quand tu le croises quelque part ? Surtout quand tu ne l'as pas revu depuis des années ?

Emma sembla dépitée par cette réponse. Tant de bêtise chez les hommes l'étonnerait toujours.

- Pauvre Nathan, toujours le même hein, tu n'as toujours pas compris que je t'ai manipulé depuis le début !

Nathan avait compris rapidement, préférant écarter cette hypothèse qui remuait tant de souvenirs enfouis. Son frère, l'Ombre qui semait la terreur ! Il avait préféré ne pas se confronter à cette douloureuse

hypothèse. Ce qui lui interdisait de révéler à qui que ce soit le lien qui l'unissait au passé de la ville. Le préfet Félix Léonard DeRoussy est un ancêtre bien encombrant parfois. L'homme qui avait tant oeuvré pour détruire et faire disparaître toutes traces du passage de Napoléon à la Roche sur Yon. Il aurait dû l'avouer à Emma plus tôt. Voilà, sa seule erreur. Mais elle avait trouvé seule le chaînon manquant :

Les meurtres des Duvivier en rapport avec le renvoi des Cormier. Quelle fausse piste ! Deux familles décimées pour presque rien, son enfance sabotée, un père dont la haine envers Napoléon était plus forte que tout, le pacte avec son frère pour ne jamais ressembler à leur père, que Lucas n'avait jamais respecté, c'est là que tout s'expliquait : Les De Roussy, royaliste de toujours contre Napoléon. Qu'importe les Cormier et les Duvivier, piètres ingénieurs dépassés par les événements du moment. Seule comptait la haine envers tout ce qui rattachait la ville à l'Empereur.

Furieux contre son frère, Nathan décrocha par surprise une droite fulgurante à Lucas. Une droite qui contenait toute les rancœurs conservées depuis tant d'années. Celui-ci riposta et lui fit une prise de kung-fu car il était ceinture noire depuis presque trois ans, celle-ci s'appelait la prise du Mousquitos affamé, qui atteignit directement l'inspecteur aux parties génitales. Nathan se recroquevilla, hurlant de douleur. Lucas en profita pour

lui donner un coup de pied dans le ventre qui le fit valdinguer dans les escaliers. Face contre terre, Nathan essaya de se relever mais en vain.

Après de multiples efforts il se releva enfin. Il prit Lucas à la gorge et l'écrasa contre le mur. Celui-ci perdit presque connaissance en manque d'O². Cela trompa Nathan car Lucas, qui jouait la comédie, se rua sur lui et lui mordit les chevilles. Un cri de douleur emplit la cage d'escalier qui n'avait jamais tant bien porté son nom. Une cage où deux fauves luttèrent pour leur survie.

Nathan le repoussa vigoureusement. Ainsi son frère, Lucas, passa par dessus la balustrade de l'escalier. Une chute de dix mètres qui s'acheva dans l'horreur. Son corps venait de se faire empaler par la lance de Napoléon qui était reproduite au rez-de-chaussée. Emma, effarée, courut à la rencontre du jumeau encore vivant sans trop savoir qui était qui. Sous l'emprise de la colère elle le frappa puis fondit en larmes dans les bras du présumé Nathan, tout en espérant que c'était le bon... Elle releva la tête et reconnut le petit grain de beauté qu'il avait derrière l'oreille droite. Elle l'embrassa langoureusement, ce fut un long et tendre baiser, quelque peu baveux cependant. Une fois cette action sauvage terminée, Nathan put enfin respirer. Tous les deux se regardèrent durant de longues minutes.

Le palier de l'escalier était devenu plus sombre que jamais, mais ils n'avaient plus peur de rien car ils étaient de nouveau ensemble.

Chapitre 29

L'ombre.

9 août 2008.

Je ne pensais pas me retrouver un jour ici. Dommage que les tueurs doivent mourir ! Cependant en cent jours, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour dégrader, tuer, humilier. Je me suis pas trop mal débrouillé, hormis cette stupide chute.

Ce soir, c'est l'heure où les masques tombent. Tout le monde sait maintenant que l'Ombre tueuse n'est nulle autre que moi, Lucas de Roussy. J'ai le mauvais rôle, soit ! J'assume si cela peut vous rassurer.

Le spectacle se termine, le rideau aussi va tomber. Là-haut, au-dessus de moi, je l'entraperçois déjà comme un lourd linceul qui s'apprête à recouvrir mon corps, la ville endormie et toute cette histoire.

Mais puisqu'on veut bien me laisser le loisir de terminer en beauté, j'ai une chose à dire. Pas vraiment pour ma défense, non ! Sur ce point, j'ai peu d'espoir. Vous attendez des regrets, des remords sincères, bien sûr, ce serait une jolie fin. Oubliez tout ça ! Mais oubliez vraiment. Je ne vais quand même pas m'abaisser à cela.

J'attends seulement de pieds fermes l'arrivée de mon frère et de cette haïssable mademoiselle Emma Wagner pour me tenir compagnie dans cette nouvelle éternité. Et le plus tôt sera le mieux. Je me trompe peut-être mais j'ai bon espoir.

Un jour ou l'autre, un jour ou l'autre.

POSTFACE

C'est déjà une bien étrange entreprise que d'écrire seul un roman. Que dire lorsqu'il est écrit à cinquante et un ! Vous l'aurez compris, Alix Delcourt n'existe pas vraiment. Ou plutôt, il existe trop. Derrière ce pseudonyme se cache pas moins d'une cinquantaine d'auteurs en herbe, répartis en deux classes de quatrième : les A & D. Il ne faut donc pas aller chercher trop loin les initiales de notre auteur.

Avec le recul, en ce début d'année scolaire 2006, lorsque j'ai proposé aux élèves ce projet, cette entreprise pouvait sembler hasardeuse. Sans véritable expérience, des doutes, des débats houleux ont vu le jour. Puis, chemin faisant, des joies et des certitudes sont apparues. Nos textes ont pris de l'assurance et de l'ampleur. Ce qui devait n'être qu'un roman destiné aux familles des élèves concernés s'est vu devenir un roman proposé à un public le plus large possible.

Ecrire un livre donc, puis se glisser dans la peau de commerciaux pour mieux le faire découvrir. Autant d'occasions pour nous de rencontrer de conviviaux interlocuteurs au sein de médias tels que Ouest-France, Vendée-Matin, RCF, Canal 15 & Roche Mag qui nous ont prêté leur talent et leur savoir-faire.

Je tenais surtout à ce que cet ouvrage ne soit pas

un simple travail scolaire. Tout le paradoxe est là : faire un roman avec des collégiens qui pour autant ne se résume pas qu'à cela. Il fallait qu'apparaisse un roman à part entière et non pas un assemblage hétéroclite d'expressions écrites rassemblées pour l'occasion. Le résultat est là, noir sur blanc, dans les chapitres qui précèdent.

Pour finir, c'est probablement le lieu idéal pour remercier celles et ceux qui nous ont apporté leur soutien :

Michèle Turi, pour les précieuses traductions latines travaillées avec ses élèves, et son non moins précieux et minutieux rôle de lectrice-correctrice.

Philippe Desfontaines, pour avoir lancé auprès des élèves un travail plastique pour l'illustration de la première page.

Sabrina Barbeau, pour son oeil irremplaçable qui a su imaginer des supports graphiques publicitaires réussis tels que nos bandeaux marque-pages et surtout finaliser les propositions des élèves pour créer la couverture définitive de *Cent Jours Sang Nuit*.

Alain Sakirin, pour nous avoir offert du temps et le prêt de son matériel pour réaliser la bande annonce qui a accompagné la sortie du livre et Denis Martin pour la gestion informatique des images.

Jean-Yves Clément qui nous a permis de visiter la Maison Renaissance dans le but de recueillir des précisions historiques utiles à notre intrigue, même si,

au final, nous sommes loin de la vérocité des faits.

Notre imprimeur, Nové Print, pour leurs judicieux conseils.

Emmanuel Bourdier, auteur d'*Entre les lignes*, pour avoir réveillé nos habitudes en nous proposant des idées lumineuses et roboratives pendant les deux heures qu'il nous a consacré.

Bien sûr, le collège Saint-Louis qui nous a apporté son soutien logistique afin de diffuser *Cent Jours, Sang Nuit*.

Sans oublier la librairie Agora et plus particulièrement Michel Gauvrit qui a su nous accueillir en nous offrant un écrin de taille pour présenter notre petit trésor.

Un ultime remerciement pour Messieurs Fauchié et Hamon qui n'ont pas hésité à nous proposer un espace digne des plus grands auteurs à la Médiathèque Benjamin Rabier.

J'espère que ce roman vous a ravi, étonné ou fait sourire. Si c'est le cas, sachez que les aventures d'Emma Wagner n'en resteront probablement pas là. On ne tue pas notre héroïne aussi facilement. Pour les élèves qui le souhaitent, une suite se profile pour l'année prochaine. Non, désolé de vous decevoir mais le titre ne sera pas « 101 jours et 101 nuits ».

On a prévu beaucoup mieux.

5 Mai 2007. Thierry Barbeau.

Cherchez l'auteur

Hélène Allaire . Jérémy Alves . Lorenzo Bercelli . Alexandre Calame Longjean . Louis-Marie Chauveau . Chloé Cottreau Chloé Courtade . Benjamin Deregnacourt . Amélie Devineau . Barthélémy Enfrein . Hélène Fauviot . Ambroise Gasnet . Romain Guenneugues . Maxime Guyet . Antoine Haentjens . Colombe Hausin . Rémi Jaillet . Suzie Lamirand Luc Lebrun . Diane Léon . Clara Letard . Paul-Antoine Lucas . Alissiane Neron . Caroline Petit . Clémentine Angibaud . Rémi Audebert . Fouad Bagharnout . Jean Belvèze . Justine Bissonnet . Ségolène Blois . Blanche Bobin-Parra . Morgane Bonnaud . Camille Bouaud . Hugo Bourgeois . Fatima Chajia Gabteni . Robin Descordes Anaïs Fily . Matthieu Glotz . Anne-Sophie Hardy . Isaure Helye Alice Lairy . Marjorie Liebaux . Valentine Massuyeau Astrid Mazoué . Kévin Pasquier . Alexandre Picard Myriam Pouget . Manon Rondeau . Pierre Verbal . Elise Vinber . Sarah Violleau

Pour découvrir davantage d'informations ou visionner la bande-annonce du livre, le site de «Centjoursangnuit» est accessible depuis le site du collège Saint Louis <http://www.college-saintlouis.com/index.htm>